LE POLONAIS,

JOURNAL

DES INTÉRÊTS DE LA POLOGNE.

POLITIQUE.

LA POLOGNE JUGÉE EN ANGLETERRE.

CONCLUSION (1).

Il nous est impossible, à cause de l'abondance des matières, de suivre l'auteur de *la Pologne jugée en Angleterre* dans le précis historique qu'il trace de ce pays depuis 1331 jusqu'en 1830. Nous nous contenterons de donner textuellement la fin de cet intéressant travail : 1° les causes qui amenèrent les malheurs de la Pologne, et 2° les vues de l'auteur sur l'avenir de ce pays.

§ Ier. *Causes qui amenèrent les malheurs de la Pologne.*

On a vu que les qualités du caractère polonais étaient anciennes, originaires et constantes, tandis que ses défauts, ainsi que ceux de l'organisation de la Pologne, étaient récents et d'importation étrangère. Ces défauts et cette faiblesse qui finirent par amener sa chute, n'étaient pas, comme en Italie et dans le Portugal, le résultat de la mollesse et de la démoralisation des peuples, mais bien celui d'un excès de liberté individuelle et d'indépendance de caractère, qualités qui peuvent servir à prolonger une lutte honorable, mais qui sont nuisibles quand il s'agit de se défendre contre des forces supérieures. Les Polonais ne s'occupèrent jamais de cette question : *A qui appartiendrons-nous?* mais bien de celle-ci : *Existerons-nous ou non comme nation indépendante?* La Pologne ne fut jamais ni soumise ni opprimée par l'étranger, de sorte que l'idée d'être autre chose que Polonais est inintelligible à la nation.

(1) Voyez ci-dessus pag. 81—105—161—173.

Cet exemple, comme celui des Espagnols, prouve que les peuples qui savent, soit par leur propre expérience, soit par une tradition sacrée, ce que c'est que la vraie liberté, sont beaucoup plus capables de combattre pour ce bien suprême, que ceux qui ne le connaissent que comme théorie philosophique déduite d'une abstraction spéculative, et puisée dans les monumens de la littérature classique.

Quels qu'aient été les défauts du système politique des Polonais, on ne saurait l'accuser d'avoir été peu libéral. La liberté ne fit que grandir jusqu'au dernier période de leur existence. C'était bien l'extrême de la liberté. Là, point d'impôts; on pouvait, sans passeport, traverser le pays dans toutes les directions; personne ne pouvait être arrêté qu'après avoir été reconnu coupable; là, le clergé catholique était libéral; là, plutôt que dans tout autre pays de l'Europe, régnait une parfaite tolérance. Les ministres étaient nommés à vie; les juges libres du contrôle de la couronne; les traités et les affaires d'état soumis à la décision des députés de la nation; et ces députés n'étaient eux-mêmes que des délégués, obligés de recevoir des instructions et de rendre compte de leur conduite à leurs commettans. L'aristocratie constitutionnelle ne formait qu'un conseil; les titres et les décorations n'étaient pas autorisés par la loi; les substitutions et le droit d'aînesse étaient presque inconnus; là, aucune dignité, en commençant par la starostie et en remontant jusqu'au trône même, ne pouvait être héréditaire; enfin, le roi était élu, et obligé, à son couronnement, de jurer un *pacta* rédigé d'après les circonstances, et l'unanimité était requise pour le vote d'une loi. — Un tel pays peut-il passer docilement sous le sceptre de fer d'un empire où tout est esclave! — Qu'on médite sur ce tableau et on trouvera le principe de la résistance. En appréciant la puissance et les moyens employés par la Russie, on concevra sans peine la cause de ses succès. La Pologne, mal organisée, périt. Il lui fut impossible de résister à un ennemi qui avait non seulement à sa disposition des forces immenses, mais qui, pour triompher, n'eut pas honte de recourir aux plus infâmes manœuvres. Les Polonais, à la vérité, se montrèrent crédules, et les annales de l'histoire des nations n'offrent rien qui puisse se comparer à la perfidie, la violence et l'injustice de la Russie et de ses alliés. Espérons

que ce grand enseignement nous donnera pour toujours la mesure de la foi qu'il faut ajouter aux promesses des gouvernemens non responsables et à la bienveillance du despotisme militaire.

§ II. *Considérations sur l'avenir de la Pologne.*

Il nous reste à considérer la situation présente de la Pologne, l'avenir qui se prépare pour elle, et les devoirs de l'Europe à son égard. Sa situation est celle d'un pays qui, bien que moins riche que les autres, a néanmoins fait des progrès en agriculture, en manufactures, dans l'instruction publique, et dans d'autres branches de la civilisation, comme les routes, les ponts, l'organisation militaire, et surtout depuis le premier établissement du duché de Varsovie en 1806. — Les campagnes de 1812 et de 1813 furent funestes à sa prospérité, et quoique la paix ait rétabli l'ordre et donné au pays une administration réglée, cette administration néanmoins n'eut pas à cœur de relever les ressources du pays, car déjà elle voyait d'un œil jaloux les forces naissantes de ce royaume qu'elle n'aimait pas. Qu'on ajoute à cela le caractère du Polonais tel que nous l'avons dépeint plus haut, facile à enflammer et plein de franchise et de noblesse; un patriotisme au delà de toute mesure; le souvenir d'injustices éprouvées sans relâche; une ferme conviction produite par l'expérience et de longues souffrances de ne pas voir les griefs redressés par les puissances, qui, récemment encore, ont répondu si traîtreusement à la bonne foi de la Pologne. Ce pays fut en outre opprimé par un gouvernement étranger et éloigné, qui confiait l'administration à des agens tyranniques. Cependant, telle désespérée que semblait être la position des Polonais, ils ne se laissèrent point abattre par leurs malheurs, car ils avaient fait serment de hâter le moment de la renaissance de leur patrie en répandant pour elle leur sang sur des terres étrangères.

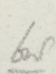
A un esprit profondément réfléchi partout où il s'agit de liberté, les Polonais joignent quelque chose de romanesque dans le caractère qui les distingue particulièrement; on pourrait les comparer aux Espagnols d'autrefois. Les Cosaques de l'Ukraine (Cosaques polonais), forcés par Napoléon de combattre en Espagne, emportaient avec eux des sachets de terre natale qui restaient constamment sur leur poitrine, et qui ne les quit-

taient pas même à leur mort. Ils espéraient ainsi, même dans la tombe, même au sein d'une terre étrangère, toucher encore au sol sacré de la patrie. Au temps du dernier démembrement, les joyaux de la couronne furent secrètement enlevés de Cracovie; ils furent ensevelis dans une contrée éloignée, pour ne reparaître que quand la Pologne aurait un roi à elle. Lorsqu'on élevait le grand tertre consacré à la mémoire de Kosciuszko, les champs des batailles qu'il avait livrées furent exploités pour fournir de la terre au monument.

Mais, demandera-t-on, la Pologne n'a-t-elle point des chances de recevoir des secours? N'a-t-elle pas le droit d'en réclamer à l'appui de la lutte qu'elle soutient? Est-elle assez faible par elle-même pour en avoir besoin? N'a-t-elle point droit de compter sur les provinces situées hors des limites du royaume, qui font encore partie d'un des trois états voisins? Ces provinces ne peuvent pas l'assister activement, mais elles lui offrent un refuge en cas de malheur, une réserve pour l'avenir, et elles neutralisent une partie des forces de l'ennemi, en attirant sa surveillance. Les peuples de Prusse et d'Autriche, et même la cour de Vienne, sont loin de ne pas voir avec plaisir les embarras de leur gigantesque voisin. Chacun a, de plus, assez affaire chez soi : les parties éloignées de leurs possessions mal assorties réclament toute leur attention. L'avénement orageux de l'empereur Nicolas, le mauvais succès de la première campagne de Turquie, dont les détails et les causes sont mieux connus aux Polonais qu'à nous, leur ont prouvé que la Russie, tout immenses que soient sa puissance matérielle et ses ressources défensives, ne repose pas sur une base aussi solide et n'est pas tellement à l'abri des revers qu'on le croit en jugeant à distance.

La première puissance vers laquelle la Pologne tournera ses regards, c'est la France. Les rapports récens des deux pays, la honte que sentent encore les Français d'avoir vu profaner leur sol par une invasion de barbares, et les circonstances actuelles, font espérer que la France relèvera son ancienne alliée. Il y a toujours eu un certain degré d'affinité entre les deux nations; on s'est déjà rapproché réciproquement, quoique jusqu'ici sans aucun résultat. Henri de Valois ne convint point aux Polonais; ils étaient trop jaloux de leur liberté pour s'attacher au sang des Médicis. Ce fut le plus grand malheur pour le brave et confiant Sobieski de s'être mêlé à une intrigue ourdie à la cour de

Louis XIV, comme le prouvent ses propres lettres. La conduite molle de Louis XV envers son beau-père, Stanislas Leszczyński, l'abandon cruel des intérêts de la Pologne lors des trois partages, quand la France aima mieux s'occuper de petites jalousies avec l'Angleterre que de prêter aide et assistance à un allié, et de défendre son indépendance; enfin, la politique égoïste de Napoléon envers un peuple dévoué et dont il ne sut pas apprécier le caractère; ce ne sont certes pas là des dettes de reconnaissance envers la France.



La France a donc, pour ainsi dire, trois taches à laver vis-à-vis de la Pologne; elle laissa s'accomplir le démembrement de ce pays; elle l'aida trop tard et trop imparfaitement dans l'œuvre d'une restauration partielle qu'on dut plutôt à Dabrowski qu'à Napoléon; elle sacrifia enfin aux avantages éphémères d'une paix à tout prix la renaissance de la Pologne. La reconnaissance tardive de Louis-Philippe par la Russie, doit faire pressentir à la France ce qu'elle avait à attendre, si la Pologne ne s'était pas placée sur la brèche. C'est ainsi que les derniers efforts de la Pologne, si funestes à elle-même, ont été le salut de la France; son devoir lui est donc clairement tracé. Ce pays, avec une grande armée sur pied, nécessaire en partie à sa propre défense, peut facilement, en la renforçant, disposer d'une force imposante pour la faire agir, même loin d'elle. Il est tout aussi aisé à un pays situé comme la France, avec une population qui a besoin d'activité, d'envoyer une armée à travers le continent, qu'à l'Angleterre d'expédier une flotte pour les Indes. Aujourd'hui la France, qui a si souvent lutté contre l'Europe entière, trouverait même promptement assistance et coopération. Au fait, l'avantage que tout le continent recueillerait, si l'on mettait un terme aux envahissemens de la Russie, ce grand fléau de l'Europe, ne serait pas acheté trop cher, même au prix de grands sacrifices. Ceux qui croient que la Russie se bornera à ses limites actuelles, en Europe comme en Asie, ferment les yeux devant l'évidence, et sont sourds aux leçons de l'histoire; aucun Russe n'oserait avancer ce fait, et personne, du reste, n'y ajouterait foi.

Notre gouvernement fut au temps du partage de 1772, ou profondément ignorant, ou lâche à l'égard de la politique du continent. Le système de non-intervention, suivi alors, et prôné aujourd'hui, est assurément convenable, s'il conduit à

des résultats avantageux; mais, semblable à d'autres principes négatifs, ce n'est que l'application qui peut le rendre utile. La vieille politique songeait plus aux souverains qu'aux peuples. L'équilibre était maintenu, pourvu que les spoliateurs eussent fait un partage égal du butin bien ou mal acquis. Nos différens avec l'Amérique qui devenaient sérieux, sont la seule excuse valable pour disculper l'apathie du gouvernement d'alors, encore n'est-elle pas suffisante. En 1790 et 1795, les progrès de la révolution française et de la coalition occupèrent trop l'Angleterre pour qu'elle ait pu songer à la Pologne. C'est ainsi, qu'entraînés dans des guerres funestes, il nous fut difficile, si non impossible, d'exiger que bonne justice se fît partout. Si l'on ne met point un frein à l'ambition de la Russie, elle saisira, comme elle l'a toujours fait, le moment d'une conflagration générale, pour consommer la ruine de cette malheureuse nation. Nous ne le voyons que trop bien aujourd'hui, tandis que nous faisions en aveugles une guerre inutile; les trois puissances, dont nous étions occupés à jouer le jeu, mettaient à profit la guerre désastreuse que nous faisions à la France, pour partager entre eux les dépouilles de la Pologne. Et quand à une époque plus récente, au congrès de Vienne, il se présenta la plus belle occasion qu'il fût possible d'imaginer pour réparer notre faute, pour replacer la clef de la voûte de l'édifice politique européen, et de se concilier la France, notre ministre, se voyant dans l'impossibilité d'agir, osa parler d'une restauration de la Pologne. On vit tout d'un coup les grandes puissances militaires, qui naguère ne pouvaient, sans nos subsides, mettre sur pied un seul régiment, présenter, du moins sur papier, un million d'hommes prêts à soutenir leur spoliation. Notre gouvernement alors, séduit par quelques intérêts de commerce, et les avantages que lui assurait l'extension territoriale du Hanovre, ferma les yeux sur la destinée de la Pologne.

Les manœuvres du gouvernement russe, et surtout sa police oppressive et astucieuse, forcèrent presque toutes les premières familles polonaises à se retirer dans leurs châteaux. L'administration s'efforça, mais en vain, de les gagner. Elles préférèrent habiter leurs terres, où elles se livrèrent à l'éducation de leurs enfans. Les Polonais qui pouvaient obtenir la permission de voyager, pour échapper aux espions dont ils étaient en-

tourés dans leur pays, trouvèrent, même dans l'étranger, différens moyens de se rendre utiles à leur patrie. Les uns fréquentaient les établissemens d'instruction publique, d'autres prenaient du service à l'étranger; quelques uns faisaient des recherches historiques sur leur pays, fouillaient dans les archives étrangères, et dévoilaient aux nations le secret de leur geôle, qui ne pouvait franchir le mur d'airain dont leur pays était entouré. L'ordre donné par le gouvernement russe à ses sujets résidant à Paris, qui prescrivait aux Russes de revenir dans l'Empire, et aux Polonais de rester en France, montra clairement comment le cabinet moscovite appréciait le caractère des deux nations.

Les dés sont jetés, et la vengeance active que l'empereur semble vouloir tirer, n'a pas laissé le temps nécessaire pour une négociation qui paraissait d'abord offrir beaucoup de chances de succès. Si la Russie pouvait, par une médiation pacifique, être amenée à changer de système, à réunir ses provinces polonaises, à rétracter ses tyranniques ukases, à remettre aux Turcs le reste des contributions stipulées, à permettre que la Valachie et la Moldavie fussent données à l'Autriche, en échange de la Gallicie qui serait restituée à la Pologne, en destinant au duché de Posen une réunion semblable, dès qu'on aurait trouvé un équivalent pour la Prusse; les intérêts de l'Europe seraient satisfaits, et un état injustement opprimé pourrait renaître et reprendre peu à peu son rang parmi les nations européennes.

Certes, si une occasion se présente de réparer une faute en politique, d'aider une brave nation à recouvrer sa liberté et son indépendance, ne serait-ce point un crime que de ne pas employer toute notre influence à prévenir la destruction totale d'un peuple que notre diplomatie a aidé à précipiter dans son état actuel d'oppression? Une émulation honorable ne devrait-elle pas nous engager à ne pas nous laisser surpasser en politique libérale par la France, dont la sympathie pour les Polonais n'est due qu'à une fraternité d'armes fortuite, tandis qu'on pourrait asseoir les rapports de l'Angleterre avec la Pologne sur la base d'un attachement commun à la liberté constitutionnelle? Nous pourrions nous assurer dans la Pologne un allié puissant en cas de guerre, et fidèle, comme l'histoire et leur caractère nous en donnent la garantie, un allié qui autrement

sera à la disposition de nos ennemis. Mais nous sommes gênés par une dette, et ceux qui l'ont contractée n'ont pas été assez habiles pour nous donner les moyens de l'acquitter. Elle a été contractée pour fournir des subsides à des princes qui nous abandonnaient dès que leurs intérêts ne s'identifiaient pas avec les nôtres. Engagés dans la grande œuvre de la réforme, nous fûmes obligés de laisser agir la France dans les affaires de la Pologne; la France, dont, par une sage politique, nous partageons les vues et les principes. Mais procédons avec dignité et loyauté. Une flotte dans la Baltique, une autre dans la mer Noire, prouveraient que l'Angleterre ne dort pas. N'oublions pas que la Pologne a souvent combattu pour protéger, jamais pour dompter les libertés de l'Europe; et si elle avait existé, il y a vingt ans, dans son indépendance primitive, Napoléon n'aurait pas été à Moscou, ni Alexandre à Paris.

Le gouvernement français, qui apprécie la valeur d'une démonstration politique ou militaire, n'a pas tardé à envoyer un ambassadeur à Saint-Pétersbourg, pour ne point laisser ignorer au cabinet russe ce qu'il pensait au sujet de la Pologne, et en même temps pour donner un encouragement indirect aux Polonais, quelles que fussent les mesures qu'ils se décideraient à adopter.

Si le gouvernement britannique eût persisté dans les opinions qu'il manifesta au congrès de Vienne, il eût agi honorablement: mais la faiblesse avec laquelle elles furent abandonnées, par suite des déclarations impérieuses de la Russie, annula jusqu'au mérite de l'intervention. Alexandre lui-même avait reconnu la justice des prétentions de l'Angleterre; mais comme elles contrariaient ses vues, et qu'il était maître du congrès, il l'emporta sur les autres parties. Il garantit cependant aux provinces polonaises démembrées des institutions nationales, en recommandant aux habitans de se soumettre à leurs nouveaux souverains. Le roi de Prusse promit de son côté d'établir dans le duché de Posen, qui lui échut en partage, l'uniformité législative aussi grande que possible.

C'est ainsi que les intentions bienveillantes de l'Angleterre furent sans effet, et la signature de ses représentans ne servit qu'à précipiter une nation héroïque sous le joug le plus odieux. On a supposé que l'Angleterre n'a désiré que le bien de la Pologne, en la laissant sous la puissance de la Russie;

mais peut-on supposer que notre ambassadeur eût donné son assentiment à cette mesure, s'il avait pu prévoir l'usage qu'on en ferait? Certes, il a voulu constituer les Polonais en nation libre, sinon indépendante. Son désir manifeste n'était pas de donner de nouvelles provinces à la Russie, mais d'ériger au contraire une barrière contre elle. Toutefois les alliés auraient dû rédiger eux-mêmes une charte pour la Pologne avec sa coopération. Nous voyons à présent comment la Russie apprécie la diplomatie anglaise. Elle s'en est servie d'abord comme d'un instrument, puis elle l'a jouée par des promesses dont maintenant elle ne fait plus de cas.

Il aurait mieux valu que l'Angleterre eût constamment refusé son approbation à tout arrangement en Pologne; elle eût dû réclamer son entier rétablissement. Le sort de la Pologne n'eût pas été pire, et le refus de l'Angleterre lui aurait épargné ce que l'histoire lui imputera comme un grand crime politique.

L'Autriche aurait suivi avec plaisir la même ligne de conduite, et la Russie seule en eût été blessée. Toutes les fois que cette puissance n'a pas réussi à s'emparer elle-même de la Pologne, elle a toujours tâché de rendre ses voisins complices de son brigandage. C'est ainsi que l'Autriche et la Prusse, entraînées par la Russie, ont eu leur part. Si la Russie et la Prusse avaient seules partagé la Pologne, l'Autriche aurait été libre, et se serait déclarée hautement contre le partage : mais complice, comme les autres, elle suit une politique commune.

Quand l'Angleterre prête son nom à de grands arrangemens politiques qui concernent le bonheur de plusieurs millions d'hommes, n'a-t-elle pas droit d'exiger que les conditions auxquelles elle a souscrit soient strictement observées?

Son intervention en faveur de la liberté polonaise, à laquelle elle a renoncé plus tard, pour préparer à la Pologne une indépendance partielle, ne devait-elle point être pour les Polonais une garantie solennelle que les stipulations auxquelles souscrivit le ministre anglais seraient observées? Voilà les questions auxquelles le pouvoir qui nous gouverne peut le mieux répondre. Toutefois il est consolant de penser qu'il peut se présenter des circonstances qui mettront un gouvernement fort à même de ressaisir un système que la faiblesse de ses prédécesseurs a fait abandonner. Il n'est que trop évident que le gou-

vernement anglais d'aujourd'hui est surtout coupable envers la Pologne (1). Le seul remède qui soit encore en son pouvoir, c'est de négocier à temps pour procurer et garantir la jouissance de ses droits à un peuple malheureux, que nous n'avons semblé vouloir défendre que pour le mieux livrer à ses oppresseurs.

UN MOT
SUR LES CONFISCATIONS EXERCÉES EN POLOGNE.

Le droit public de l'Europe, depuis la révolution française, a éprouvé une immense amélioration; la Russie, comme puissance asiatique, est restée en arrière. Elle voudrait à la fois maintenir ses prérogatives autocratiques, et entrer dans la confraternité des autres pouvoirs de l'Europe. Elle voudrait rester stationnaire, et cependant pénétrer dans la sphère où se développe le mouvement progressif. Une telle prétention est contre l'ordre éternel des choses. Il faut que la Russie choisisse, ou d'être atteinte par le mouvement, ou d'y être complétement étrangère.

L'empereur Alexandre, d'accord avec ses alliés de 1814, avait essayé de résoudre le problème. Il avait donné une charte à la Pologne. Et voyez ce qui est arrivé. L'esprit russe s'est révolté de voir un état adjoint à l'empire obtenir des droits qui étaient refusés aux sujets anciens. De là cette sourde et constante réaction contre les institutions de la Pologne, quoiqu'elles fussent garanties par des traités. De là une vice-royauté qui, émanée d'un principe absolu, mais accidentellement obligée d'être l'expression d'un principe transactionnel, devait toujours être entraînée à agir contre des droits reconnus, devait tendre incessamment à les abolir, à les faire tomber en désuétude. Si la loyauté de l'empereur Alexandre fut souvent impuissante à maintenir intactes les institutions créées par lui-même, que pouvait attendre un pays libre du gouvernement

(1) Voyez l'ouvrage ayant pour titre : Charter of the kingdom of Poland with observations on Lord Castlereagh's negociations at Vienna and on the articles broken by Russia.

d'un prince violent, emporté, capricieux, incapable de toute mesure; d'un prince que la prudence avait exilé du trône de la Russie? Le moment est venu où la Pologne, lasse à la fin d'un joug qui devenait de plus en plus insupportable, s'est armée de ses propres fers contre ses tyrans. Elle a succombé dans cette lutte inégale, et le monde a vu avec horreur ce qui est résulté de ce combat à outrance entre un peuple qui représentait la liberté et la civilisation, et un empire qui représentait la barbarie et la servitude.

L'empereur Nicolas a cru toutes les vengeances permises, et il y était poussé encore par l'esprit russe. Admettons, en effet, que le czar, lui tout seul, aurait pu avoir des inclinations plus généreuses; la force des choses ne pouvait-elle pas réagir sur sa propre volonté? les souverains despotiques ne sont-ils pas les moins libres des souverains?

C'est ainsi que l'empereur Nicolas, toujours aux mains de cette fatalité qui le pousse à abolir la religion catholique, qui est une religion de liberté, a voulu imposer à ses sujets cet insensé catéchisme de Wilna, où se trouve si nettement posé le dogme impie de l'identité d'essence de Dieu et d'un empereur, quel qu'il soit.

Et pourtant le czar actuel ne peut oublier comment fut quelquefois occupé le trône de Russie, par quels crimes quelques uns y sont montés. Les marches de ce trône où il est assis ont assez souvent été inondées de sang. Lui qui se dit chrétien doit savoir que le sang qui fut répandu sur le Golgotha fut le sang du Christ lui-même, et non le sang des ennemis ou des victimes du Christ.

Il y aurait ici à faire parler bien haut la voix qui s'élève en Europe contre les confiscations exercées sur les malheureux Polonais. Et que le czar y prenne garde: en voulant s'associer aux idées de l'Europe, il consent à être jugé par les idées de l'Europe.

Eh bien! deux faits doivent être présens à la pensée. La Convention nationale, en 1793, ne crut pas que la prescription fût acquise en faveur des propriétaires investis des dépouilles de ceux qui avaient été chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes. Et, en dernier lieu, sous la restauration, le gouvernement français a cru devoir racheter par un milliard les confiscations opérées pendant la crise révolutionaire.

Je cite ces deux exemples si différens, non point pour établir un droit, mais pour montrer que la justice violée tôt ou tard produit des réactions absoutes d'avance.

Des considérations d'un autre ordre devraient se présenter en foule lorsqu'il s'agit de toutes les bases de la société; mais, en vérité, faut-il s'étonner de voir la même puissance qui abolit, autant qu'il est en elle, la religion de ceux qu'elle nomme ses sujets, vouloir abolir aussi la propriété? Quelles sont les réclamations possibles lorsque toutes les idées sont bouleversées, lorsque la violence est substituée au droit, lorsque l'on ne retrouve pas même les plus simples élémens de ces capitulations qui lient toujours le vainqueur et le vaincu? Il faudrait remonter bien haut dans la nuit des siècles pour trouver des situations analogues à celle de la malheureuse Pologne.

Si l'Europe ne finit pas par protester contre un tel état de choses, par la voix de ses populations et par la voix de ceux qui en sont les organes, l'avenir aura des anathèmes qui envelopperont et l'Europe pour avoir laissé commettre l'iniquité, et la Russie pour l'avoir commise.

Et qu'on y prenne garde. Déjà, au milieu de nous, j'entends de tous côtés des cris encore confus pour menacer la constitution actuelle de la propriété, pour menacer même l'institution du mariage. Juste ciel! ne serait-ce point là un sinistre pressentiment du sort que nous nous serions fait? L'humanité n'est-elle pas solidaire? De quoi aurons-nous à nous plaindre lorsqu'on pourra justement nous accuser d'avoir souffert que la famille, que la propriété fussent abolies par la force chez un peuple qui a été le boulevart de la chrétienté, chez un peuple qui, à toutes les époques, a combattu avec nous et pour nous, chez un peuple qui, plus d'une fois, a été le rempart contre lequel s'est brisée la barbarie?

Et le czar lui-même ne doit-il pas considérer avec une amère tristesse la sorte de gloire qui lui est promise? Ne doit-il pas, involontairement et dans le fond le plus intime de sa conscience, comparer le voyage furtif qu'il vient de faire dans ses états, avec le fastueux voyage de celle que les adulations du siècle dernier nommèrent Catherine-le-Grand? Vous le savez, partout sur le passage de la fière impératrice on créait des villes et des villages, on convoquait des populations qui semblaient se presser sur ses pas. Cette fois, un czar, plus puissant en ap-

parence, évite les populations, trace sa route loin des villes et des villages, fait ordonner à ceux qu'il condamne à être ses sujets de le fuir, de rentrer dans l'intérieur du pays, de se cacher dans les forêts. L'empereur accepte pour lui cette expression énergique d'un historien d'anciennes tyrannies : *Pacem appellant ubi solitudinem faciunt.*

BALLANCHE.

MOEURS RUSSES.

LE PAYSAN.

Le paysan russe doit être appelé serf, car, malgré les affranchissemens partiels faits à différentes époques par Catherine II et par Alexandre, la classe des serfs forme en Russie plus des neuf-dixièmes de la population. Et la faute de la dégradation humiliante de cette partie de l'espèce humaine, qui est plongée dans le servilisme le plus abject et le plus avilissant, doit être rejetée presque en entier sur ceux qui gouvernent ce vaste empire. Non seulement ils n'ont rien fait pour arracher ce peuple à son état d'ignorance et de barbarie, mais au contraire ils semblent avoir toujours cherché les moyens de le maintenir, et de le rendre pire s'il était possible. Et en effet, peut-on parler sérieusement des essais ou plutôt des semblans de civilisation tentés par quelques autocrates, ainsi que de ces espèces d'affranchissemens par lesquels quelques seigneurs ont vendu à leurs serfs une ombre de liberté, dans le but d'en retirer de l'argent pour payer leurs dettes?

D'abord, serait-il possible de civiliser ce peuple? Il y aurait un beau livre à faire sur cette question et sur les moyens les plus convenables à employer pour parvenir à ce but. L'empire russe est composé de 95 nations différentes, qui parlent plus de 40 idiomes divers (1). Ainsi, c'est 95 peuples qu'il

(1) Dans un prochain article, nous parlerons des diverses nations qui composent l'ensemble du vaste empire des czars, et nous tâcherons d'indiquer les caractères distinctifs de chacune de ces nations, avec l'époque de leur réunion à l'empire, et le plus ou moins de résistance qu'elles ont opposée.

faudrait civiliser à la fois; faire perdre à chacun d'eux ses préjugés, ses mœurs dépravées et barbares, ses superstitions. Nous croyons que ce travail serait bien difficile, pour ne pas dire impossible. Le paysan russe est esclave par nature ; il n'a pas le sentiment de son existence ; il ne sait point qu'il est homme avant d'être serf, il n'a pas même l'idée de cette liberté précieuse à laquelle tous les hommes sont appelés. Il se croit né pour servir. Le gouvernement veut des machines qui obéissent servilement à la main qui les fait agir : il les a parfaites. Il n'a qu'à les laisser telles qu'elles sont. Le serf russe, on peut le dire sans crainte, n'est pas encore mûr pour la civilisation. Avant qu'il soit capable d'en sentir et d'en recevoir les bienfaits, il en a pour bien long-temps encore : il semble par nature *anti-social, sauvage*. Car, qu'on ne s'y trompe pas, la liberté et l'amour de la liberté ne se donnent pas, ne s'acquièrent pas. Il y a des peuples qui l'ont en naissant, cet amour de la liberté qui leur fait faire de grandes choses. Chez ces peuples, la tyrannie est impossible. Si elle se montre, elle n'est que momentanée et passagère : tôt ou tard elle sera rejetée. Le peuple, fier et impatient du joug, se relèvera et saura se laver de cette lèpre impure qui le rongeait. Ces peuples sont les aînés des nations. D'autres, au contraire, sont nés pour l'esclavage, et non pour la liberté qu'ils ne comprendront et peut-être n'aimeront jamais. Il faut qu'un joug de fer pèse sans cesse sur eux.

Le peuple russe peut être mis au premier rang de ces derniers. Pareil aux femmes de ce pays qui ne se croient point aimées si elles ne sont maltraitées, la nation russe se croit abandonnée et trahie si elle ne sent une main toujours présente et forte appesantir un joug qu'elle chérit.

L'éducation du peuple est nulle en Russie. Le paysan sait ce que lui a appris son père, ce qu'il sait comme par instinct, boire, manger, souffrir (si toutefois il a l'idée de souffrance) et obéir. — Courbé sous la servitude, il ne peut élever ses idées au dessus de la glèbe à laquelle il est perpétuellement attaché.

Il ne peut rien posséder en propre. Les nobles seuls et quelques bourgeois privilégiés peuvent avoir des propriétés territoriales. Ses enfans ne lui appartiennent pas; ils sont la propriété de son seigneur, dont il dépend entièrement, et qui peut le vendre, le changer, lui et ses enfans, seul ou en famille. Il est

regardé comme meuble et souvent comme propriété immobilière, et il dépend entièrement de l'humeur et du caprice de son maître.

Le paysan russe est ennemi de toute nouveauté. Il fait ce que faisait son père, et il ne perfectionne rien. Aussi les arts mécaniques sont-ils dans l'enfance. Les meubles, les traîneaux, les ustensiles sont tels qu'ils étaient il y a cent et deux cents ans. L'éducation même des bestiaux est en Russie dans son enfance. C'est dans les mines que le paysan russe se montre un peu plus industrieux et intelligent que partout ailleurs. Dans ces prisons souterraines, souffre et travaille un nombre infini d'esclaves qu'excite sans cesse au travail la crainte du knout et d'autres châtimens aussi terribles qu'infames.

Le Russe a toute l'astuce et la souplesse du Grec du Bas-Empire, avec l'audace brutale, les convoitises effrénées et le mépris des hommes qui caractérisèrent jadis les enfans de Gengis-Khan.

Son avidité est extrême. Elle doit être naturelle à des hommes qui ne possèdent rien que ce qu'ils peuvent soustraire à la rapacité de leurs maîtres. Dès qu'il a ramassé quelques roubles, il les enterre, et il meurt souvent sans avoir pu jouir de son trésor qui reste perdu et enfoui.

L'usage de l'eau, comme boisson, lui est presque inconnu. Il boit une espèce d'hydromel; mais l'eau-de-vie tient le premier rang; c'est sa passion dominante: dès qu'il a de l'argent, il s'enivre. Les innombrables fêtes du calendrier sont autant de jours consacrés à la crapule. Comme le lendemain se ressent toujours de la débauche de la veille, on peut assurer que le paysan russe est ivre les trois quarts de l'année. Ce genre de vie affecte de bonne heure son tempérament. Aussi à l'âge de 60 ans touche-t-il à la décrépitude, et rarement il parvient à 70 ans. La mauvaise nourriture dont il fait usage, et l'habitude qu'il a, pour se défendre du froid, de passer six ou sept mois de l'année dans des étuves infectes dont l'air n'est jamais renouvelé, contribuent aussi à la dépopulation de l'empire.

Le paysan russe n'est pas moins superstitieux que fourbe. Sa religion est la plus grossière qu'il soit possible de voir; son christianisme consiste en une foule de petites cérémonies, auxquelles il se ferait un crime de manquer. D'innombrables signes de croix, des génuflexions, des prosternations dans lesquelles

il se frappe le front contre terre en répétant *Gospodi pomiloui!* (Seigneur, ayez pitié de moi!) voilà à peu près tout son culte.

Dans les maisons, il y a toujours une image pendue vers la fenêtre; dans les rues, il y en a d'exposées à la dévotion publique : quelque pressés que soient les passans, ils s'arrêtent devant elles et les saluent de plusieurs révérences entremêlées de signes de croix. La première chose que l'on fait généralement en entrant dans une chambre, c'est de chercher des yeux l'image, de la regarder en faisant le signe de la croix, ensuite on salue le maître et la maîtresse de la maison.

La plupart de ces images ont des traits exagérés qui les rendent ridicules et même hideuses. On regarde comme un péché de les vendre; mais on les troque dans les marchés contre des denrées. Lorsqu'elles sont trop vieilles ou brisées, on les enterre ou on les jette à l'eau.

L'image de saint Nicolas a la prééminence sur toutes les autres : c'est le grand saint, souvent même l'unique Dieu du peuple (1).

Lorsque la conscience lui reproche quelque grand crime, le Russe n'ose entrer dans l'église; mais il se prosterne devant la porte, le visage contre terre, et la frappe avec le front, démonstrations de dévotion qui tiennent bien plus du fanatisme que d'une piété véritable. Il n'est pas rare de voir des filous diriger de loin leurs pas vers l'église, faire de nombreux signes de croix, en demandant à Dieu de leur fournir l'occasion de prendre quelque chose; après cette cérémonie, ils rôdent, cherchent, trouvent, volent, et reviennent devant la même église remercier Dieu de l'occasion qu'il leur a présentée.

Le commun du peuple dit : Quand je trouve sous ma main quelque chose qui me convient, pourquoi ne le prendrais-je

---

(1) Le culte et la vénération des images des saints s'étendent jusqu'aux images des empereurs, et exercent tant d'empire sur l'esprit des Russes, que lors de la dernière guerre en Pologne, les soldats, qui mettaient tout à feu et à sang avec une incroyable barbarie, s'arrêtaient frappés de respect à la vue de ces images, et n'osaient porter la main sur les objets qui leur paraissaient placés sous leur sauve-garde.

(*N. du D.*)

pas(1)? Il faut bien pécher, si nous voulons que Dieu pardonne.

Depuis la suppression de la dignité patriarcale par Pierre Ier, les empereurs réunissent au pouvoir temporel la puissance ecclésiastique; et c'est encore une des causes de cette vénération profonde des Russes pour le souverain. Ils le regardent comme l'image de Dieu sur la terre, et quand il a parlé, ils obéissent aveuglément, parce que Dieu et le czar le veulent.

En résumé, le paysan russe est fourbe, sauvage, corrompu, superstitieux, ivrogne. Il a les vices des peuples civilisés sans en avoir les vertus. Sans industrie, ignorant, crapuleux, il croupit sous un gouvernement cruel et despotique, qui brise les ressorts de l'ame, et qui étouffe les germes de l'émulation et de la civilisation. Pourquoi le Russe serait-il industrieux? tout ce qu'il peut acquérir n'appartient-il pas à son maître? Les immenses terres de la Russie manquent de bras pour les cultiver, parce que la servitude dévore les hommes, et qu'elle repousse du cœur de tout être sensible le désir de se perpétuer dans une race d'infortunés. Et voilà les hommes que, par sa seule volonté, le czar lance, quand il lui plaît, sur les peuples qu'il veut soumettre! Sans se donner la peine de les faire exercer long-temps pour en faire de bons soldats, il les revêt d'un uniforme et leur dit : Marche! Ils savent obéir, et cela suffit. Le nombre et l'obéissance passive et brutale pourvoiront au courage et à l'art de bien se battre.

Le soldat russe supporte les fatigues, endure la faim et la soif, et ne murmure jamais; à peine connaît-il la désertion. En naissant, il est esclave; du moment qu'il se connaît, il apprend qu'il a un maître dont la volonté sera toujours une loi pour lui. Familiarisé avec cette idée, la seule qui l'occupe, l'obéissance passive et absolue en est une suite naturelle. L'ordre du souverain appelle sous les drapeaux des milliers de soldats : ceux sur qui le sort tombe reçoivent les adieux de leurs parens, de leurs amis, qu'ils ne reverront plus, et vont stupidement affronter la mort; ils sont placés devant une batterie comme ils

(1) Le témoignage de l'empereur Alexandre vient corroborer l'opinion émise ici par notre collaborateur : « Le paysan russe est tellement enclin à la filouterie, disait un jour cet empereur, qu'il l'emporte sur les Juifs eux-mêmes, qu'on regarde comme les plus hardis voleurs et les plus adroits filous de la Russie. » *N. du D.*

le seraient dans un corps de garde en temps de paix : c'est là leur poste, l'ordre de leur chef les y attache, ils ne le quitteront jamais. La religion vient encore se joindre à une raison si puissante ; les paysans russes croient, pour la plupart, à la prédestination : ils sont presque aussi fatalistes que les Turcs.

Le soldat russe supporte les fatigues, le froid, le chaud, parce que sa première éducation l'a endurci à tout ; il passe d'une extrémité à l'autre sans s'en apercevoir. Il est même arrivé que les vivres ayant manque dans le camp, on proclamait un jeûne de deux ou trois jours, ordonné par le souverain, et l'armée s'y soumettait sans murmure, parce que Dieu et le czar le voulaient.

Il est sobre par habitude : accoutumé dès l'enfance à se nourrir d'ognons, de mauvais pain, de légumes souvent crus, l'état militaire ne change rien à sa manière de vivre. Cependant cette sobriété ne s'étend pas jusqu'aux liqueurs fortes ; il ne peut s'en passer, et il en dérobe partout où il en trouve. Voici un exemple qui montrera jusqu'où le pousse sa passion pour cette boisson.

La collection des préparations anatomiques du célèbre Hollandais Ruysch, achetée par Pierre I[er] en 1717, avait été placée dans le cabinet d'histoire naturelle de Saint-Pétersbourg. En 1740, le feu ayant pris à cet établissement, les soldats aux gardes furent chargés de transporter les préparatifs anatomiques. Un de ces soldats ayant par hasard cassé une fiole, se blessa au doigt, et l'ayant sucé, il trouva que son sang avait un goût fort agréable et nouveau pour lui. La fiole fut vidée en un instant. Il fit part de cette découverte à ses camarades, et les préparatifs anatomiques arrivèrent à sec à leur destination.

Pour être excité à bien faire son devoir dans une bataille, le soldat russe, outre les motifs que nous avons déjà énoncés, a de plus l'espoir du pillage, qu'on ne peut jamais empêcher, et surtout la certitude de trouver la mort derrière lui s'il était tenté de faire un pas en arrière (1).

---

(1) Lors de l'attaque de Varsovie en 1830, des canons, placés sur les derrières de l'armée assaillante, devaient faire feu sur les soldats russes qui lâcheraient pied devant l'ennemi.

Ce moyen d'apprendre aux Russes à être immobiles comme des bastions devant l'ennemi, en plaçant la mort derrière eux, fut inventée par le général Mudich qui, dans la campagne de 1736 contre les Turcs,

Il n'est point peut-être de conquête impossible avec de pareilles troupes. Que l'Europe y prenne bien garde ; depuis assez long-temps les avis ne lui ont pas manqué ; elle semble ne pas les entendre. Un jour peut venir où il sera trop tard, et elle sera forcée de recevoir les chaînes que lui prépare déjà le nord. Aujourd'hui, la monarchie universelle de la Russie est presque inévitable, à moins d'une grande opposition de la part des puissances de l'occident. Il est à craindre que ces puissances ne soient divisées entre elles ; et leur ennemi, profitant de leurs divisions, finira par les engloutir. Cette puissance, comme le dit très bien Napoléon (1), assise sous le pôle, adossée à des glaces éternelles, qui, au besoin, la rendent inabordable, n'est attaquable que trois ou quatre mois de l'année, tandis qu'elle a douze mois contre nous. Elle n'offre aux assaillans que les rigueurs, les souffrances, les privations d'un sol désert, d'une nature morte ou engourdie, tandis que ses peuples ne se lancent qu'avec ardeur vers les délices du midi.

Pour former une armée, elle peut faire lever et avancer des peuples entiers, et on ne peut s'empêcher de frémir à l'idée d'une telle masse, qu'on ne saurait attaquer ni sur les côtés ni sur les derrières ; qui déborde impunément sur vous, inondant tout si elle triomphe, ou se retirant au milieu des glaces, au sein de la désolation et de la mort, devenues ses réserves, si elle est défaite ; toujours avec la faculté de reparaître si la fortune le permet. N'est-ce pas là la tête de l'hydre, l'Antée de la fable, dont on ne saurait venir à bout qu'en le saisissant au corps et l'étouffant dans ses bras ? Mais où trouver l'Hercule désormais ?

Napoléon essaya de saisir au corps ce nouvel Antée ; mais il fut malheureux dans cette lutte ; il fut vaincu lui-même, épuisé par les divers combats qu'il lui avait livrés.

C'est par la Pologne que la Russie a préludé à son ère d'invasion et d'agrandissement. Par quelle nation terminera-t-elle ses conquêtes ? Quels sont les peuples qui recevront les der-

---

ne trouvant pas les Russes assez aguerris et disciplinés, faisait enterrer vivans ceux qui, pour se soustraire au danger de rester en ligne, feignaient de tomber évanouis.

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, tome VIII, pag. 207 et suivantes.

niers ses lois et ses chaînes? Comme Alexandre de Macédoine, avancera-t-elle jusqu'à ce qu'elle trouve l'Océan et qu'elle ne voie plus de peuples à dompter? Nous n'osons répondre à ces questions, quoique peut-être il soit facile de le faire. Nous dirons seulement aux peuples de l'Europe :

Les Perses ont quitté l'Asie, et, s'avançant vers l'Occident, ils ont traversé le Bosphore. Trois cents Spartiates sont morts pour leur disputer le passage des Thermopyles, mais ils ne les ont point arrêtés. Ils sont venus jusqu'à Athènes portant partout le fer et la flamme, et c'est auprès de cette ville, à Marathon et à Salamine, que deux fois leurs armées innombrables ont été anéanties.

Les Perses du nord, les peuples du grand empire, ont passé la Vistule qui est peut-être les Thermopyles de l'Europe moderne, et ils n'ont point été vaincus à Marathon et à Salamine, car la Pologne est esclave et ils sont venus deux fois à Paris.

Or, nous le demandons, que serait-il arrivé si les Perses eussent été vainqueurs dans ces deux batailles? Que serait devenue la civilisation naissante de la Grèce et de l'Europe?

(I. M.)

VARIÉTÉS.

QUINZE JOURS A VARSOVIE

AU MOIS DE SEPTEMBRE 1833.

J'arrive de Varsovie où quelques affaires personnelles m'avaient conduit. On ignore, ou plutôt on veut trop ignorer tout ce qui s'y passe, pour que je ne cherche à flétrir au moins par la publicité les horreurs qui se commettent dans ce malheureux pays.

J'éprouvai en passant la frontière mille vexations de la part des douaniers et des Cosaques. Mais quel triste spectacle présente la route de Kalisz à Varsovie! pas un voyageur, pas une voiture de poste. Pourtant, à quelque distance de Kalisz, j'aperçus devant moi un groupe de gendarmes et de Cosaques. Ils

escortaient une charrette dans laquelle étaient deux infortunés, les mains liées. Je désirais, en passant près de ces malheureux, leur témoigner au moins par un regard tout ce que j'éprouvais; mais comme si leurs bourreaux avaient deviné mes intentions, ils se mirent entre eux et moi pour intercepter nos signes d'intelligence, leur enviant jusqu'à cette consolation. Je passai le cœur navré. Je m'étais arrêté à un relais un peu plus éloigné pour prendre quelque nourriture, quand je vis arriver une voiture fermée attelée de quatre chevaux de poste. La portière s'ouvrit, un officier de gendarmerie en descendit aussitôt, et j'eus à peine le temps d'apercevoir un vieillard à cheveux blancs et les mains liées, car la portière se referma, les chevaux qui étaient prêts furent immédiatement attelés, et la voiture partit. Je m'adressai alors au maître de poste pour lui demander qui était dans cette voiture. « Cela ne me regarde pas, » me répondit-il d'un air effrayé. J'allais repartir, et je me promenais dans la cour en attendant mes chevaux, lorsque ce maître de poste s'approcha de moi : « Ah monsieur, me dit-il, je n'ai pas osé vous répondre dans « le bureau, parce que les murs ont des oreilles; mais vous « êtes Français, et ici je n'hésite pas à vous parler à cœur ouvert. Il n'y a pas de jour, depuis trois mois, où des voitures « de détenus ne passent. On nous fait commander des chevaux « d'avance; mais nous ne savons jamais pour qui. Sur la moindre dénonciation, sur un simple soupçon, même des notables, « des propriétaires sont arrêtés, et on n'en entend plus parler. « Nous sommes bien malheureux ! » Et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux. Je ne pus retenir les miennes.

Sur toute la route je rencontrai des convois de prisonniers, les uns à pied, traînés comme des bêtes, les autres dans des charrettes fermées, tous, en général, bien mis : il était facile de reconnaître des gentilshommes polonais. J'arrivai à Varsovie dans la plus profonde tristesse; j'exhibai à la barrière mon passeport muni de toutes les signatures voulues. On me déclara qu'au bout d'une heure je devais me présenter chez le gouverneur de la ville.

Varsovie a l'aspect d'une forteresse; on n'y rencontre que des soldats ou des juifs. Ce ne sont pas des soldats comme ceux de la garde russe qu'on vit à Paris en 1814; ce sont des Cosaques, des Baschkirs, des Circassiens, enfin les peuples barbares

de l'Asie. Il me semblait voir l'avant-garde de la descente en Europe d'un nouvel Attila.

Je m'empressai, pour ne pas être prévenu, de me rendre chez le général Pankratiew, gouverneur de la ville. Il me fit subir un interrogatoire des plus minutieux, et un secrétaire écrivait mes réponses. Quand le gouverneur eut terminé ses questions, il m'invita à signer l'interrogatoire qui était écrit en langue russe. Je refusai. Il fut donc forcé de le faire traduire en français, et alors je consentis à signer. Il me fallut encore aller chez le feld-maréchal prince de Varsovie. Quelles pénibles sensations ne fait point naître la vue de ce palais des rois de Pologne, gardé comme une citadelle par ces barbares de l'Asie, et devenu aujourd'hui le séjour de leur chef!

A la grande porte d'entrée du côté de la place Sigismond, on a placé deux corps-de-garde; aux portes latérales des soldats veillent nuit et jour; enfin derrière le château, au dessous de la terrasse qui donne sur la Vistule, Paszkiewicz a fait établir une caserne pour les Circassiens, qui sont les seuls sur lesquels il se repose entièrement; car même les soldats qui composent les régimens du Caucase éprouvent parfois de la pitié à la vue des affreux traitemens dont on abreuve la malheureuse Pologne.

Je me trouvai donc en face de Paskiewzicz, que l'on considère déjà en Russie comme un héros, comme le vainqueur du monde. C'est un homme petit, gros, laid et commun. Il m'adressa la parole d'une façon qu'il s'efforça de rendre polie, sans pouvoir y réussir; les questions recommencèrent sans nombre; il m'interrogea sur ma vie passée, présente et future; jamais accusé devant une cour de justice ne fut obligé de répondre à plus d'interpellations indiscrètes, je dirai presque insolentes. Paszkiewicz insista surtout pour savoir exactement quand je comptais quitter Varsovie. Je l'assurai que ce serait le plus tôt possible, dès que les affaires qui m'avaient amené dans cette ville seraient terminées. Il me congédia là dessus. Je rentrai à mon hôtel, et je fis aussitôt tous mes efforts pour pouvoir quitter un pays où, même comme Français, sous la protection de mon gouvernement, j'avais à redouter de me voir enlevé sous le prétexte le plus frivole.

Quelle différence entre Varsovie que j'avais vue en 1807 et en 1812, alors si animée, si brillante, si gaie surtout; et Var-

sovie que j'avais maintenant sous les yeux ! Un morne silence règne dans les rues ; on n'y rencontre presque plus de voitures, à l'exception de quelques calèches menées par des cochers à barbe, qui poussent des cris sauvages quand il s'agit de faire ranger les passans. Partout des corps-de-garde ; sur toutes les places des canons chargés à mitraille et braqués sur les principales rues ; partout des militaires arrogans au milieu de paisibles bourgeois, comme si on avait à craindre un ennemi dans chaque passant. On ne se parle pas de peur d'être soupçonné, car le soupçon est un crime. S'il m'arrivait de demander des nouvelles de quelque camarade de l'armée : « Chut ! » me disait-on ; et plus bas : « Il a disparu ! »

Il me fut facile de m'apercevoir que j'étais espionné de tous côtés ; on me conseilla de prendre un domestique de place qui était connu pour un espion, et on me dit que par ce moyen je serais plus tranquille. N'étant venu à Varsovie que pour vendre une petite maison qui m'était échue en héritage, je n'hésitai pas à prendre le mouchard à mon service. Cela me rappela un voyage que je fis en Espagne, où je fus obligé de louer fort cher un courrier que je mis sur le siége de ma voiture, et qui n'était autre qu'un bandit, mais aussi cette précaution me mit à l'abri de tous les voleurs de grand chemin.

Les consuls étrangers sont surtout l'objet de la plus sévère surveillance. Tout Polonais qui serait en relation avec eux, se compromettrait et s'exposerait aux plus grands dangers ; aussi ignorent-ils complètement tout ce que le gouvernement russe a intérêt à leur cacher.

Croira-t-on jamais que ce fut moi qui appris à l'un d'eux que l'on traçait une ligne de forteresses le long du cours de la Vistule, sur la rive droite, depuis la frontière de Prusse jusqu'à celle d'Autriche ? Modlin est le premier point, ensuite vient Varsovie où on construit sur l'emplacement des casernes dites d'Alexandre, une citadelle des plus redoutables, qui, par sa position, commande toute la ville. Une tête de pont très forte rattache cette citadelle au système de défense élevé sur la rive droite. Plus haut, on fait des forteresses de Demblin, Pietrowin, Zawichost. Une seconde ligne est établie sur le Bug : Brześć-Litewski en est la clef, aussi on y a entrepris des travaux immenses.

Cependant les consuls de France et d'Angleterre ignoraient

tout cela. Il n'y a pas besoin de dire que la presse est complétement sans effet. On saisit quelques jours avant mon arrivée la *Gazette de Berlin*, parce qu'il y était dit qu'un nouveau consul anglais était en route pour Varsovie; tant est redoutée la nouvelle la plus insignifiante qui serait de nature à réveiller quelque espérance, et à ranimer les esprits abattus sous l'oppression la plus tyrannique !

Toutes les prisons de Varsovie sont pleines, on choisit la nuit pour transporter dans l'intérieur de l'empire les prisonniers qu'on veut dérober sans jugement à leurs familles, à leurs amis et à leurs compatriotes; tous les cloîtres qui avaient été convertis en prisons sous le grand-duc Constantin, ne suffisent plus; on a été obligé de construire une prison à la hâte dans l'intérieur de la citadelle. Je ne me sens pas la force d'aller plus loin; d'ailleurs les tableaux que j'aurais à retracer paraîtraient incroyables; car il faut avoir vu Varsovie, il faut y avoir passé quelques jours pour se faire une juste idée des horreurs et des cruautés dont elle est victime. Si les hommes appelés à nous gouverner avaient été témoins, comme moi, du joug affreux qui pèse sur la Pologne, ils songeraient à réprimer l'ambition immodérée de la Russie, qui, plus tard, lancera ses hordes sauvages sur l'occident de l'Europe. On comprend sans peine que je me hâtai de terminer mes affaires, et quinze jours après mon arrivée je me présentai de nouveau chez le feld-maréchal pour lui annoncer mon départ. Cette nouvelle semblait le disposer mieux en ma faveur, aussi me reçut-il avec moins de rudesse. Après ma seconde entrevue, je m'empressai de monter en voiture, et je partis; mais arrivé aux portes de Varsovie, un officier de gendarmerie suivi de deux soldats s'avança, et ordonna au cocher de s'arrêter pour examiner si, dans ma voiture, il n'y avait pas des armes cachées, ou des papiers secrets. Alors, ma personne, ma voiture, mes effets, mon coffre, mon portefeuille furent fouillés avec la plus scrupuleuse exactitude. Comme on ne trouva rien, j'espérais pouvoir continuer mon voyage; mais j'appris que l'empereur devait passer par cette route le jour même, et qu'on avait l'ordre de fouiller tous les voyageurs, quels qu'ils fussent, et de les retenir sous garde deux heures avant et deux heures après le passage de l'empereur. Mais ce qu'il y eut encore de plus extraordinaire, c'est que la

défense la plus rigoureuse était faite à tous les paysans de travailler ce jour-là dans les champs à deux mille pas de la route. Cette manière de voyager explique le rescrit impérial publié par l'empereur à son retour dans la capitale, rescrit où il annonce à ses peuples et à l'Europe, qu'en traversant le royaume de Pologne il a partout trouvé *le plus grand calme et la tranquillité la plus parfaite*.

Pendant qu'on me tenait prisonnier dans une des chambres de la maison de poste, une scène non moins digne de la civilisation russe se passa sous mes yeux. Un régiment avait pris les armes pour être passé en revue par l'empereur, et pour lui servir de sauvegarde pendant qu'il changerait de chevaux. On avait fait placer les plus beaux hommes au premier rang; mais comme il se trouvait que quelques uns d'entre eux seulement étaient décorés, et que le grand nombre des croix, des médailles était dans les derniers rangs, le colonel donne l'ordre d'enlever les croix et les médailles aux soldats du second et du troisième rang, pour les placer sur la poitrine de ceux du premier. Comment qualifier une action semblable? Peut-on plus assimiler les hommes aux bêtes?

Cependant, après quatre heures de détention, on me laissa continuer mon voyage. A une vingtaine de lieues de Varsovie je m'arrêtai quelques heures chez un ancien compagnon d'armes, propriétaire d'une maison de campagne près la grande route. Son accueil fut cordial comme je m'y attendais, et pourtant il me pressa de partir au plus tôt. « Si on venait à savoir, dit-il, qu'un étranger, un Français surtout, s'est arrêté chez moi, j'éprouverais mille vexations, et même je serais peut-être arrêté. » Cet officier me raconta qu'il était défendu à qui que ce fût, sous les peines les plus sévères, d'avoir ni fusils ni aucune espèce d'armes; il était donc impossible de faire la chasse aux animaux sauvages. Aussi les loups commençaient à se montrer en grand nombre, et venaient souvent dans les villages enlever les troupeaux, les chevaux et même les enfans. On est forcé de livrer bataille à ces animaux avec des fourches et des pelles, ce qui amène souvent des accidens très funestes. Les loups, en effet, ne sont-ils pas dignes de s'allier avec les Russes pour exterminer la Pologne?

Je ne m'arrêtai plus qu'à la frontière, et quand je l'eus franchie je fus comme débarrassé d'un poids énorme; il me sem-

blait que je me réveillais après un pénible cauchemar, tant était affligeant tout ce que j'avais vu et éprouvé depuis quinze jours!

Vous qui taxez d'exagération les tableaux qu'on vous trace de ce malheureux pays, allez à Varsovie, et vous verrez que tout ce que l'on peut dire sur la Pologne est bien au dessous de la réalité.

Paris, ce 10 novembre 1833.

UN OFFICIER FRANÇAIS.

LA MÈRE POLONAISE, PAR MICKIEWICZ.

Traduction inédite.

O Mère polonaise! si tu vois luire dans les yeux de ton fils la flamme du génie, si son front porte l'empreinte de cette noble franchise qui caractérisait nos aïeux; si, quittant les jeux de son âge, il prête une oreille attentive aux récits d'un autre siècle, aux beaux faits d'armes de ses ancêtres; ô mère polonaise! prends garde à ton fils! Arrête-le sur le penchant de l'abîme; prosterne-toi devant la Mère de douleur, et contemple le fer qui lui déchire le sein. Hélas! le même fer va te frapper toi-même. — Tandis que partout ailleurs les ames généreuses sont appelées à combattre, à triompher et à vivre dans la postérité, ton fils, réservé pour des dangers sans gloire, subira le martyre; mais obscurément, sans récompense, sans voir ses vœux exaucés. — Eh bien! que d'avance il s'habitue aux cavernes sombres, aux vapeurs humides et malfaisantes; qu'il voie ramper et s'agiter autour de sa couche les reptiles des marais; qu'il apprenne à cacher ses douleurs comme ses joies; que sa pensée soit impénétrable, sa parole sourde, son regard triste et abattu.

Le Sauveur du monde, aux jours de son enfance, jouait, dit-on, avec cette croix, emblême de son futur destin; qu'à son exemple ton fils se fasse un jeu d'avance du sort qui doit l'atteindre. — Fais-le jouer avec des chaînes; qu'il se plaise à pousser la brouette; que la hache, que la corde lui soient familières.—Car il n'ira pas, comme les anciens chevaliers, planter l'étendard sur les murs de Solyme, ou, comme les guerriers des trois couleurs, arroser de son sang une terre libre et glo-

rieuse. — Pour lui, dans sa sombre et triste carrière, il aura pour champ de bataille un cachot souterrain, pour adversaire un tribunal impie, pour arrêt immuable la volonté de fer d'un autocrate.—Alors ton fils disparaîtra, ne laissant pour souvenir de sa courte existence que le bois noirci d'un gibet, les pleurs passagers de quelques femmes, et de longues causeries à voix basse autour de la flamme d'un foyer !

CHRONIQUE POLONAISE.

CRACOVIE.

Rien n'est aussi intéressant que les efforts patriotiques que font les Polonais dans l'intérêt de leur pays, quelle que soit la position où ils se trouvent; on tente même de généreux efforts sur le sol asservi ; et le petit état polonais soi-disant libre, la ville et le territoire de Cracovie, nous en fournit un exemple frappant. A peine sorti des tourmentes d'une réaction anti-libérale, à peine revenu du coup que l'ordonnance de reformation a porté à son organisation sociale, déjà l'esprit national s'efforce de se retremper. La faculté de médecine à l'université de Cracovie, grâce aux soins de plusieurs savans Polonais, vient d'être augmentée d'une chaire pour former des chirurgiens de campagne; et ses deux cliniques ont été considérablement agrandies.

La nouvelle diète, ombre d'une représentation nationale que les trois souverains soi-disant protecteurs ont bien voulu laisser à cet état, a signalé son existence. M. Menciszewski vient de réclamer la publicité de ses séances. On a vivement débattu la motion, et une adresse proposée par ce député a été adoptée à la majorité de 23 voix contre 5. Honneur au courage du rapporteur! honneur à la fermeté de l'assemblée, quel que soit le succès qu'obtienne sa noble et généreuse démarche !

DUCHÉ DE POSEN.

Nous n'avons rien de consolant à dire sur les Polonais au pouvoir de la Prusse. Un de nos correspondans a vu mademoiselle Emilie Szczaniecka la veille de son départ pour une des places fortes où, comme nous l'avons déjà dit, elle va expier,

par un emprisonnement d'une année, et par la perte d'un *cinquième* de son patrimoine, le crime d'avoir été, pendant la guerre d'indépendance, sœur de charité à Varsovie, et d'avoir desservi les hôpitaux. Tous les Polonais du pays de Posen, qui, pendant cette sainte lutte, ont passé la frontière du duché, ont été également condamnés. Plus de onze mille procès sont entamés; c'est donc la *cinquième* partie de *onze mille fortunes* que le gouvernement prussien va s'adjuger à lui-même! On avait proposé à mademoiselle Szczaniecka de lui faire grâce, si elle voulait la demander au roi par écrit. Elle a noblement refusé.

Les malheureux Polonais, débris de ceux que le gouvernement prussien a fait rentrer de force sous le joug de la Russie, gémissent encore dans les fers. Plus de six cents d'entre eux sont à Dantzig; on les fait travailler aux fortifications, et la misère et les mauvais traitemens sont la seule récompense de leurs travaux et de leurs fatigues!

Y a-t-il une expression assez forte, assez énergique pour qualifier cette conduite lâche et cruelle d'un gouvernement qui prétend marcher avec le siècle? L'opinion publique, en Prusse, en ferait seule justice, nous n'en doutons pas, si elle pouvait se manifester, et si elle pouvait donner un libre essor à sa pensée. Mais n'est-elle pas sous le joug d'une censure de plus en plus rigoureuse (1)?

POLONAIS EN GALLICIE.

Un Polonais échappé des cachots de la Moravie, donne des détails sur les traitemens qu'y subissent les réfugiés polonais, que l'on veut embarquer à Trieste et envoyer en Amérique. Plusieurs d'entre eux ont des passeports pour la France; mais ni l'Autriche ni la Bavière ne veulent souffrir qu'ils prennent cette direction. Parmi ces réfugiés se trouve un vénérable capucin à longue barbe. La catholique et apostolique Autriche, pour ne pas scandaliser ses peuples en leur donnant le spec-

(1) Le gouvernement prussien, pour se débarrasser de ces malheureux réfugiés, vient de déclarer, dans la Gazette d'état, que la permission d'aller en Amérique serait accordée à tout Polonais qui la demanderait. On pense généralement que cette mesure a été adoptée aux dernières conférences de Münchengrätz.

tacle d'un moine enchaîné et traité comme un criminel, l'a fait venir dans le cabinet du président de Brünn, où l'attendait un barbier qui l'a rasé, malgré sa protestation, en présence du gouverneur et d'un grand nombre de hauts fonctionnaires. On lui a laissé une moustache et une royale, et on l'a revêtu d'un habit ordinaire, afin de pouvoir être confondu avec les autres réfugiés.

RÉFUGIÉS EN FRANCE.

L'organisation des dépôts de réfugiés polonais a subi des mutations; celui de Bergerac a été presque dissous à la suite de quelques mésintelligences qui y avaient éclaté à l'occasion de la nomination du nouveau chef envoyé par le gouvernement. Le malheur rend irritable; c'est à cette cause que nous voudrions attribuer les désagrémens qu'a éprouvés, de la part de quelques uns de ses compatriotes, M. le colonel Podczaski, officier de mérite, et qui donna des preuves de courage et de dévouement tant que se prolongea la lutte mémorable de 1831.

Le dépôt de Bourges a été réparti en plusieurs sections; les réfugiés qui le composaient ont été dirigés sur d'autres villes situées dans onze départemens. Les uns ont dû se rendre à Saint-Lô et à Dax, d'autres en Bretagne, d'autres enfin dans le Bourbonnais.

L'association des Etudes établie par les réfugiés polonais à Paris, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans le n° III de notre recueil (page 140), vient de publier, dans une des feuilles polonaises paraissant en France, un petit résumé de ses travaux pendant le premier semestre. On voit dans ce compte rendu que l'association a obtenu, par une cotisation de ses propres membres, et par des subsides envoyés d'Angleterre, depuis le 29 décembre 1832 jusqu'au 3 août de l'année courante, une recette de 14,441 francs; que ses dépenses ont monté dans le même temps à 6,210 francs 96 centimes, et que son restant de caisse était, au 3 août dernier, de 9,230 francs 4 centimes. Les premiers efforts de l'association ont eu les résultats suivans :

1° Une école militaire polonaise a été formée à Paris. Cinq professeurs, parmi lesquels on a vu avec plaisir un général et plusieurs officiers distingués, y ont donné des cours de tactique d'infanterie et de cavalerie, d'artillerie, de mathématiques et de dessin militaire. Une souscription ayant été propo-

sée pour fournir l'école de livres indispensables, l'association a contribué à la création de cette école, en lui fournissant un local convenable, des meubles nécessaires, et en faisant l'acquisition d'une petite bibliothèque militaire.

2° Des réfugiés ayant témoigné le désir de se vouer à l'étude dans plusieurs dépôts, l'association a envoyé des livres et des articles de dessin, nommément aux dépôts de Besançon, de Toulouse, de Bourges et de Châteauroux.

3° En attendant que la société puisse mettre à exécution son système d'opération qui dépend en partie du consentement du gouvernement français, et en partie des fonds qui lui seront confiés, elle a tâché de subvenir aux besoins de onze jeunes Polonais qui se consacrent aux lettres, aux arts et à l'industrie, dans les écoles et ateliers de Paris, en leur offrant des subsides mensuels. Elle a aussi entretenu un élève à la fonderie de canons, à Toulouse.

4° Enfin l'association s'est efforcée de se rendre utile à ses jeunes compatriotes, en s'employant auprès de l'autorité pour obtenir des permis de séjour, soit à Paris, soit dans d'autres villes convenables au genre d'études choisi par les réfugiés; si ses tentatives n'ont pas toujours été couronnées de succès, elle n'a pas du moins à se reprocher de les avoir négligées.

Nous consignons ici avec plaisir un trait qui prouve que les Polonais, au sein même de l'infortune, savent encore trouver les moyens de venir au secours de leurs frères nécessiteux. Un capitaine polonais, M. Makowski, retiré à Niederbronn (Bas-Rhin), à cause de ses blessures, affecté de la malheureuse position de ses compatriotes en Suisse, avait adressé au président du comité polonais de Strasbourg, une pièce de deux francs, deux bagues, une croix de l'ordre militaire de Pologne et deux chemises, avec prière de convertir ces objets en argent pour assister les réfugiés polonais qui se trouvent en Suisse. Des citoyens de Strasbourg, vivement touchés du dévouement généreux de ce brave officier, qui se dépouillait de ses effets, et même de sa croix, témoignage de son courage et de son patriotisme, pour secourir ses infortunés compatriotes, ont recueilli, par souscription, une somme de 35 francs, égale à la valeur de ces objets, et ont renvoyé les bijoux à ce brave officier, dont les généreuses intentions se sont ainsi trouvées remplies.

PUBLICATIONS POLITIQUES.

La Publication de l'ouvrage intitulé *Souvenirs historiques de la Pologne*, ne se ralentit pas. Nous avons successivement accueilli la douzième livraison qui termine le premier volume. La première et la deuxième livraison du second volume ont également paru. Elles contiennent des articles historiques très-intéressans; un entr'autres, sur la mort héroïque de Julien Małachowski, par M. Koźmian, et un autre sur le brave et infortuné Łabanowski, par M. Gaszynski.

Le *Pielgrzym* ou *Pélerin polonais* a également poursuivi sa carrière. Après le seizième numéro qui a terminé la première partie de ce journal, nous avons vu paraître successivement neuf autres numéros de la seconde partie. Parmi les articles intéressans, nous citerons un *Chant de guerre* inédit, de *Garczynski*, jeune poète polonais que la patrie, la littérature et ses amis viennent de perdre récemment, et une autre poésie de M. Jasmin, improvisée à Agen (département de Lot-et-Garonne). Elle a pour titre les *Oiseaux de passage*, ou *les Polonais en France*. Nous ne connaissons que la traduction polonaise faite par M. Ulrich, laquelle nous fait très-bien augurer de l'original.

Deux nouvelles publications politiques sont venues augmenter le nombre des productions de la presse semi-périodique; ce sont le *Czas* (le Temps), publié à Mont-de-Marsan (départ. des Landes), et *Nowa Polska* (Nouvelle Pologne), paraissant à Paris. Nous avons lu les quatre premiers numéros du *Czas*, de la première, et les onze premiers numéros de la *Nowa Polska*. Ces deux journaux qui paraissent avoir la même tendance, appartiennent à l'opinion très-prononcée du mouvement. La *Nowa Polska* termine ainsi son prospectus: « L'émancipation de l'esprit humain, l'affranchissement ab- « solu de la pensée et de la société, guerre au passé, transfor- « mation totale de l'Europe, une nouvelle tendance imprimée « aux sciences, l'établissement d'une synthèse de la pensée, « une et générale, nouvelle religion, nouvelle humanité, nou- « vel avenir, tel est le symbole de la *Nowa Polska*. »

Tel n'étant pas et ne pouvant être le symbole du *Polonais*, il est naturel que cette *Nouvelle Pologne* se soit déclarée contre notre journal. Certes, le *Polonais* ayant pour but principal

d'arracher la Pologne à la domination étrangère, et désirant y parvenir par tous les moyens capables d'intéresser les peuples, l'opinion et les pouvoirs, n'a ni la prétention, ni les moyens, nous l'avouerons franchement, de se prescrire une tâche aussi gigantesque que celle qu'annonce la *Nowa Polska*. Au lieu de déclarer la guerre au passé, nous rappellerons ce passé, qui nous présente pour la Pologne une existence de dix siècles, et fonde ainsi ses droits de la manière la plus irréfragable. Au lieu d'une *transformation totale de l'Europe*, nous souhaitons plutôt que la Pologne indépendante s'y retrouve au plus tôt comme partie intégrante, sous la sanction du droit public. Au lieu de proclamer une *nouvelle religion*, essai que nous ne croyons pas le moins du monde pouvoir réussir, nous espérons que les Polonais garderont la leur; que même l'affranchissement de la religion catholique dans la Pologne soumise servira à assurer un jour sa délivrance, en réagissant contre les empiétemens du prosélytisme schismatique dirigés si puissamment aujourd'hui par la Russie, quoique, d'ailleurs, nous respections toute opinion religieuse quand elle est sincère, qu'elle part du cœur, et qu'elle n'est pas une manifestation orgueilleuse, plus faite pour charmer l'esprit et l'imagition, que pour produire des effets moraux.

Quant aux autres tendances indiquées par la *Nowa Polska*, nous désirons avec elle tous les progrès, toutes les améliorations dont l'expérience aura prouvé la possibilité, le besoin et les avantages. Cela dit une fois, nous ne reviendrons plus sur les inculpations et même les invectives dirigées contre nous par la *Nowa Polska*, et nous terminerons nos observations sur ce journal, par un avis que notre vive sympathie pour la Pologne et les Polonais nous force à donner à ses rédacteurs; c'est que la justice et l'équité furent toujours la base de tout système politique, de toute entreprise de ce genre, générale ou particulière. Or, nous ne trouvons pas cette justice et cette équité dans la manière dont le journal en question est rédigé. Au contraire, nous y voyons toutes ses pages remplies d'accusations calomnieuses, de faits controuvés ou défigurés, le tout dans l'intention manifeste de noircir des noms honorables, respectés en Pologne et à l'étranger, des noms qui auraient dû être à l'abri de toute injure, ne fût-ce que par la raison qu'ils sont persécutés et proscrits par l'autocrate. Et pourquoi cet

appel aux partis? pourquoi ces haines et ces vociférations, quand au contraire tout fait une loi aux Polonais de réunir, de concentrer leurs efforts? Ah! tandis que le pouvoir arbitraire use contre eux de toute sa puissance; tandis que le reste de l'Europe n'y oppose que la plus impassible, la plus apathique inaction, est-ce aux Polonais à faire cause commune avec leurs adversaires? Ceux d'entre eux qui sont libres de leurs actions, ne devraient-ils pas plutôt se rapprocher, se serrer, se donner la main, et être pendant la paix, pendant l'armistice, ce que, de l'avis même du *Czas*, les Polonais sont toujours au moment de la lutte?

« L'émigration et la Pologne, dit ce journal, se divisent en « deux parties, comme l'Europe entière. Mais il n'existe pas « de partis parmi nous, quand il s'agit d'expulser les Moscovites, quand il faut reconquérir l'indépendance. Alors nous « sommes une famille (pourquoi pas toujours?); alors nous ne « formons qu'un parti; alors un seul esprit nous anime: le « pauvre cultivateur combat à côté du magnat, le vieillard est « au même rang que le jeune homme, et une seule voix retentit dans toute la masse du peuple: Mort aux oppresseurs! « liberté à la Pologne! »

Rédacteurs des feuilles polonaises, qui suivez le drapeau de l'extrême mouvement, soyez de telle opinion politique que vous voudrez, peu nous importe; mais évitez les personnalités; tâchez d'éclairer, de convaincre; tâchez d'attirer à vous vos compatriotes au lieu de les repousser; ne calomniez pas; autrement vous ferez naître des soupçons funestes et déshonorans; car agir dans le sens de l'ennemi, c'est comme si l'on agissait sous son inspiration. Or, dites vous-mêmes si quelque chose peut être plus agréable à l'autocrate, que de vous voir désunis, vous déchirant les uns les autres, tandis qu'il tient la patrie étouffée dans ses serres, et qu'il puise dans votre exagération et dans vos fureurs de nouvelles armes contre vous.

OUVRAGES.

Voici les nouveaux ouvrages publiés tout récemment par les réfugiés polonais.

1. Notes d'un officier polonais. Paris, imprimerie de Pinard.
2. Poésies d'Etienne Garczynski. Paris, chez Pinard, 2 vol.; ouvrage posthume du poète que la Pologne vient de perdre.

3. Towarzystwo Wzajemnéy pomocy (Société de secours mutuels), par Alexandre Jełowicki.
4. O ostatnich wypadkach Rewolucyi Polskiéy (Des derniers événemens de la révolution polonaise), par B. Niemojowski.
5. Uber die Revolution in Deutschland, traduit du polonais, par Maurice Mochnacki. Paris, Pinard. — Le *National* du 26 septembre en parle avec éloge.
6. Appel du peuple polonais au peuple français.
7. Nouvelle religion imposée aux Polonais.
8. Quatre premières leçons d'histoire, par M. Laponneraie à Bourges. Ouvrage imprimé en langue polonaise.
9. Mélodies Polonaises, mises en musique par Albert Sowinski. Paris, Hector Bossange.
10. Spis imienny Męczennikow Polskich. (Liste nominale des Martyrs polonais, contenant 771 noms. — Leipzig.
11. Reduta Ordonna (La redoute d'Ordon), poème de Mickiewicz. Leipzig.
12. Treny Wygnańca (Plaintes de l'Exilé), par Niemcewicz. Leipzig.
13. Pamiętnik Narodu polskiego (Mémorial de la nation polonaise); prospectus d'un ouvrage périodique qui doit paraître à Leipzig.
14. Choix des ouvrages de Clémentine Hoffman, née Tanska, 12 vol. in-12. Breslaw, chez Korn. On peut se procurer cette édition à Paris; prix: 40 fr.
15. Pamiętnięki Powstania Litewskiego (Mémoires sur l'Insurrection de Lithuanie, par Wrotnowski, cinq livraisons formant la première partie avec une carte, et la première livraison du deuxième volume.
16. The book of Pilgrimage. Le livre des pélerins de Mickiewicz, traduit en anglais par Szyrma, Londres.
17. La Vieille Pologne, ou Album historique et poétique, composé de chants ou légendes de J.-U. Niemcewicz, par Charles Forster.

Deux livraisons de cet intéressant ouvrage viennent de paraître successivement. Le texte historique est précis et soigné; les chants, traduits par des littérateurs connus, serviront à faire retenir les noms et les lieux illustrés par l'ancienne gloire ou d'anciens malheurs de la Pologne; les litho-

graphies qui accompagnent l'ouvrage contribuent à l'orner et à le recommander à l'attention des lecteurs.

18. Le Chant du Chasseur, tiré des poésies de Mickiewicz, musique de Kotkowski.

19. Wieczory Pielgrzyma. Les soirées du pélerin, 1re livraison.

20. Tableau statistique, politique et moral, du système militaire de la Russie, par J. Tański.

21. La guerre de Pologne en 1831, par Marie Brzozowski, lieutenant d'artillerie; avec une carte de la Pologne. Leipzig, 1833.

22. L'exilé de la Pologne, première livraison. Dijon, 1833.

RÉFUGIÉS EN SUISSE.

Rien n'a encore changé la position critique des Polonais en Suisse. Il paraît que l'autorité de Berne a négocié, par l'entremise de M. Tillier, avec la Diète helvétique, pour opérer un déplacement de ces réfugiés, qui seront dirigés, à leur choix, soit en Angleterre, soit en Amérique. C'est surtout, dit-on, les embarras financiers qui obligent la Suisse à prendre cette mesure. Néanmoins, rien ne paraît être définitivement arrêté, et nous espérons que rien ne le sera sans que l'on consulte préalablement le vœu des nobles proscrits. En attendant, les secours provisoires ne leur manquent pas. Les réfugiés polonais, en France, se cotisent pour leur offrir des subsides. La générosité des Anglais s'est exercée en leur faveur. Un neveu de Napoléon, Louis Bonaparte, leur a envoyé un présent, à l'occasion duquel il leur a adressé deux lettres que les journaux ont répétées, et qui font autant d'honneur à celui qui les a écrites qu'à ceux auxquels elles sont destinées. Une loterie, préparée à cet effet par le comité central polonais de Berne, secondée par l'active bienfaisance d'une dame allemande, promet de réaliser les vues du donateur et les vœux de tous ceux qui s'intéressent au sort de ces nobles exilés.

NÉCROLOGIE.

La mort vient de ravir trois Polonais à l'émigration : M. Charles Zychon, à peine âgé de dix-neuf ans, lequel a eu le malheur de se noyer dans la Mayenne à Laval. Les habitans et la garde nationale se sont réunis pour lui rendre les honneurs funèbres. — M. Valérien Zaiączkowski, officier âgé de vingt-un ans, est

mort à Tulle le 1er septembre dernier. Son frère avait épuisé tous les moyens pour ramener le calme dans son ame ; mais l'idée de sa patrie retombée sous le joug, l'idée de la proscription et de la perte de sa famille le poursuivait sans cesse, et finit par le faire succomber. On a vu, dans le cortége funèbre, des Français confondus avec des Polonais et des Espagnols réfugiés. Dans le nombre des discours prononcés sur sa tombe, nous avons distingué celui de M. J. Sarget, avoué, que nous insérerons dans un de nos prochains numéros, si l'abondance des matières nous le permet. — M. Etienne Garczynski est décédé à Avignon, le 19 septembre dernier, à la suite d'une affection de poitrine. Son ami, son maître et son émule, Adam Mickiewicz, était présent à son lit de mort, et lui a fermé les yeux. La mémoire de ce poète distingué, que notre dernière guerre comptait parmi ses Tyrtées, ne périra pas en Pologne ; ses œuvres lui survivront.

MESURES DU GOUVERNEMENT EN PRUSSE.

Un ordre inséré dans les feuilles allemandes, et envoyé à un des présidens supérieurs de la Prusse, nous a fait connaître que les noms de quelques Polonais, se rendant dans leur pays, avaient été signalés par la police de Besançon à celle de Berlin. Quelle est donc cette solidarité des gouvernemens constitutionnels envers les monarques absolus ? Y a-t-il des obligations entre ceux que tout devrait séparer ? Nous aimons à croire qu'il y a ici des suppositions gratuites, ou un zèle de subalterne aussi maladroit que superflu.

Ce qui est plus naturel et plus dans l'ordre des choses, c'est que la police prussienne a mis à l'index onze ouvrages français concernant pour la plupart la Pologne. Les libraires sont forcés de renvoyer par la poste les ouvrages qui n'obtiennent point l'approbation de la censure.

SYMPATHIES NATIONALES.

La presse a continué d'être favorable à la cause polonaise en France et en Angleterre. C'est ainsi que le *National* a relevé, avec la sagacité qui lui est propre, les inconséquences et les faussetés d'un article inséré dans le Journal de Pétersbourg du 13 août (1), une fois en se plaçant sur le terrain des signa-

(1) Voyez la *Quotidienne* du 29 août qui le contient *in extenso*.

taires du traité de Vienne, une autre fois en s'adressant à la *Quotidienne* qui avait pris la défense de la Russie (2). Ce même article a été victorieusement combattu par d'autres journaux français, et nommément par le *Temps* (3), la *Tribune* (4), le *Patriote de Saône-et-Loire* (5), le *Messager* (6), le *Journal du Commerce* (7), et même par le *Moniteur* (8), comme nous l'avons déjà fait observer dans notre dernier numéro.

Le *Sun*, le *Times*, le *Globe*, et d'autres journaux anglais, ont de même combattu les fausses assertions du publiciste russe.

Le *National* a encore repris la plume à l'occasion d'un article inséré dans le *Journal de Francfort*, et il y est même revenu deux fois (9). Ce journal avait voulu, en défigurant les faits, faire l'apologie de la conduite de la Russie à l'égard de la Pologne. Le *National* rétablit les faits, qu'il puise dans les pièces officielles, et prouve le contraire (10).

Le journal *de Galignani* a également payé son tribut de sympathie en publiant un article sur les rigueurs de la Russie envers la Pologne (11).

Il nous reste à faire mention des productions de la presse non périodique relatives à la Pologne. En notre qualité de défenseurs de sa cause, nous citerons d'abord avec reconnaissance six brochures de M. de la Gervaisais, que nous avons sous les yeux et qui portent pour titre : *La Pologne*, *La Pologne* (suite), *La République*, *La crise sociale*, *Etat de guerre dans la société*, *La société à l'état de paix*. La chaleur avec laquelle l'auteur défend la cause des Polonais et de la justice ; un style bref, énergique et concis, et une forte conviction des vérités qui l'inspirent et qu'il voudrait faire passer dans l'ame de ses lecteurs, caractérisent ces ouvrages, et font compter M. de la

---

(2) Le *National* des 3 et 4 septembre. — (3) Le *Temps* des 29 août et 6 septembre. — (4) La *Tribune* des 1 et 29 septembre. — (5) Le *Patriote de Saône-et-Loire* du 11 septembre. — (6) Le *Messager* des 31 août et 8 septembre. — (7) Le *Journal du Commerce* du 3 septembre. — (8) Le *Moniteur* du 31 août. — (9) Le *National* des 22 et 25 septembre. — (10) Le *National* des 22 et 25 septembre. — (11) *Galignani's Messenger* du 17 septembre.

Gervaisais parmi les amis les plus zélés de la Pologne et de l'humanité (1).

En Angleterre, on a traduit plusieurs fois le fameux catéchisme de l'empereur Nicolas. Une de ces impressions, s'il faut en croire le titre, est sortie de l'imprimerie privilégiée de S. M. impériale, avec l'autorisation du gouvernement russe, ornée des armes de l'empire.

De nouveaux comités se sont formés en France pour venir au secours des réfugiés polonais; celui d'Avignon a publié un compte-rendu de ses travaux. On voit dans ce compte-rendu que, sur une recette qui montait, le 26 mai

1833, à.	14,597 fr.	47 c.
le comité avait dépensé pour les réfugiés. .	11,465	10
Il restait en caisse, le 25 juin 1833. . . .	3,132	37

que ledit comité a répartis entre les cinq comités polonais suivans établis à Aurillac, à Guéret, à Tulles, à Bergerac et au Puy. Chacun de ces comités a reçu la somme de 615 francs, — ensemble 3,075 francs. On n'a conservé que 57 francs 37 centimes pour faire face aux frais de ports de lettres, envois, etc.

Les 11,465 francs 10 centimes dont le comité a disposé pendant le séjour des Polonais à Avignon, ont été employés ainsi qu'il suit :

Médicamens à domicile.	364 fr.	05 c.
Malades dans les hôpitaux.	898	50
Maladies graves, secours extraordinaires .	411	»
Secours mensuels aux femmes et aux enfans des officiers polonais.	4,128	»
Frais de route	962	»
Avances sur solde	1,200	»
Indemnités aux sous-officiers et soldats. .	2,478	40
Chaussure.	153	75
Diverses fournitures	551	10
Frais divers.	318	30
Total	11,465 fr.	10 c.

(1) M. de la Gervaisais démontre qu'il serait utile et avantageux à l'équilibre de l'Europe de recréer le royaume de Pologne au moyen du démembrement de la Porte-Ottomane.

Nous consignons ces résultats avec d'autant plus de plaisir que nous en avons été requis par des réfugiés polonais, dont la reconnaissance est à jamais acquise aux honorables membres du comité d'Avignon, ainsi qu'à tous ceux qui ont bien voulu leur confier des fonds.

L'Association des amis de la Pologne, à Hull, qui se distingue si éminemment par le zèle et la persévérance avec lesquels elle a défendu la cause des Polonais, a tenu naguère une séance annuelle. M. le docteur Chalmers, président de l'Association, était au fauteuil; le secrétaire honoraire, M. Edouard Buckton a fait la lecture d'un compte rendu des travaux de la société. Née de la profonde sympathie dont les généreux habitans de Hull se sentirent pénétrés à la vue des malheurs inouïs d'une nation vieille d'existence et de gloire, stimulée par l'insulte faite à l'honneur national anglais, dans la manière dont la Russie viola les traités conclus avec la Grande-Bretagne, la société de Hull, composée dans l'origine de 24 membres, a vu s'accroître leur nombre jusqu'à 85. Ses fonds se sont augmentés des offrandes de nobles bienfaiteurs, parmi lesquels elle compte le colonel Arrouet Thompson, beaucoup de dames, et même quelques enfans. Le *Record*, journal qui est son organe, est devenu l'avocat le plus constant, le plus dévoué de la cause polonaise, et certes la reconnaissance des Polonais doit lui être acquise à tout jamais. C'est par le *Record* que l'histoire de cette nation a été mieux connue du public anglais, que son état actuel et son infortune ont été exposés avec vérité et énergie. Ce journal va, dit-on, devenir la revue des travaux de toutes les sociétés amies de la Pologne qui se sont formées en Angleterre.

La société, avant de procéder au choix d'un nouveau comité, a statué qu'on s'occuperait des quatre sujets suivans, comme étant de nature à servir la cause polonaise :

1° Continuer à étendre par tous les moyens possibles la connaissance de l'histoire, des malheurs et des griefs de la Pologne, en observant avec vigilance et en dénonçant les manœuvres hypocrites et insidieuses de son oppresseur, qui abuse de la presse pour tromper le public, et emploie des espions dans un pays qui les méprise.

2° Réunir des fonds, autant que les moyens le permettent, pour venir à l'appui des réfugiés polonais les plus nécessiteux.

3° Protéger et acheter des ouvrages d'art et de littérature à la confection desquels les Polonais se vouent honorablement pour subvenir à leurs besoins et pour faire connaître leur nation pendant le temps de ce qu'ils nomment leur *pélerinage*.

4° Soutenir l'idée que les Polonais ont conçue de faire continuer les études à leurs jeunes compatriotes, pour s'opposer au dessein barbare de les dénationaliser, dessein qui est clairement annoncé par la destruction des universités, l'exil des professeurs et des étudians, et l'extinction de la langue nationale. « Si les chaires d'histoire, de droit, et de philosophie mo- « rale, est-il dit à la fin du compte-rendu, sont vacantes « à Wilna, et Varsovie, que celles de Londres, d'Édimbourg « et de Glasgow y suppléent; et s'il le fallait, pour soulager la « douleur des opprimés et pour braver le tyran, que plu- « sieurs d'entre nous étudient l'idiome prohibé, et que le Czar « apprenne que s'il voulait détruire la langue et la littérature « polonaise, il lui faudrait commencer par dépeupler la Grande- « Bretagne. »

La réunion a fini par voter un appel à la nation anglaise en faveur des Polonais, et des remerciemens à l'honorable Fergusson pour la noble persévérance avec laquelle il a récemment défendu dans le parlement la cause polonaise. Voici les noms des membres du comité pour l'année prochaine :

Président, le docteur Chalmers. *Vice-présidens*, Thos. Sandwith, Esq., P. Bruce, Esq. *Membres*, Rev. G. Lee, Sam. Egerton, W. Bell, Faulkner Boges, J. Forneri, W. Kennedi, S. H. Samuel son, W. Woolley. *Secrétaire honoraire :* Ed. Buckton.

En général, les associations polonaises, en Angleterre, redoublent d'activité. On ouvre des souscriptions, on publie des recueils littéraires, et on tient des assemblées en faveur de la Pologne. Une réunion a été tenue à Londres le 19 août dernier; à Exeter Hall, on a adopté et signé une protestation où l'on remarque le passage suivant :

« Nous soussignés, regardons comme un devoir de consigner « ici notre protestation solennelle à la face de l'Europe, contre « les injustices et les cruautés infligées à la Pologne. Nous re-

« gardons le premier partage de ce pays comme une tache in-« délébile à l'honneur des nations qui ont conçu et exécuté ce « partage, et comme la source odieuse de toutes les atrocités qui « ont été commises depuis ce temps pour soutenir une usurpa-« tion que rien ne peut justifier ; nous voyons avec horreur la « continuation de ces cruautés, de génération en génération, « à l'effet d'anéantir le courage d'un grand peuple, que le « souvenir de sa gloire passée et le sentiment de sa misère et de « sa dégradation actuelle a porté à recommencer sa résistance. »

Voici la fin de cette protestation :

« Nous conjurons les souverains de l'Europe, pour l'hon-« neur de leur couronne, nous invoquons les hommes d'état « d'avoir égard à la foi des traités. Nous faisons un appel aux « peuples des pays libres et éclairés, qui respectent les prin-« cipes sacrés de la justice et des lois des nations, qui proté-« gent également le prince et le paysan, pour qu'ils regar-« dent la cause de la Pologne comme la leur, et pour qu'ils « s'unissent de cœur et d'action afin d'empêcher l'autocrate « russe de consommer la destruction totale de cette brave « nation, d'arborer son étendard sur ses ruines, de pénétrer « dans le cœur de l'Europe, et de retarder la grande crise de « la civilisation et du régime constitutionnel. »

Des souscriptions en faveur des Polonais ont encore été reproduites et se reproduisent sans cesse dans le pays hospitalier de la France. C'est ainsi qu'au bureau du *Journal de la Sarthe* on en a ouvert une pour un prêtre polonais. Il se rendait du Mans à Baumont, et son empressement à se porter au secours d'une victime lui fut fatal. Une voiture pesamment chargée, sur laquelle le vénérable prêtre était monté, versa ; toute la charge tomba sur lui et le blessa grièvement.

La petite ville de *Boussac*, département de la Creuse, a réuni une somme de 1,800 francs, pour subvenir aux besoins des réfugiés polonais qui s'y trouvent actuellement.

D'autres Français, tout en se cotisant dans le même but, ont encore témoigné leur sympathie, et protestent contre les lois exceptionnelles rendues contre les réfugiés ; tels sont les patriotes de Sémur, département de la Côte-d'Or.

Payons un juste tribut de gratitude aux généreux Anglais de tout rang et de tout état, qui ont bien voulu envoyer des fonds à Paris à l'Association des études.

L'Allemagne, toute comprimée, toute gênée qu'elle est, par le double réseau de l'influence russe et par celle des grandes puissances qui l'avoisinent, donne néanmoins des témoignages de vive sympathie pour la Pologne. A l'exemple de la France et de l'Angleterre, la deuxième chambre des états de Bade a offert, le 2 septembre, une séance intéressante. Au sujet du budget des affaires étrangères, on a examiné la politique à suivre à l'extérieur. Les députés Welker et de Rotteck, publicistes d'un grand mérite, ont exprimé leurs regrets de ce que la diplomatie allemande n'ait fait aucune démarche en faveur de la Pologne. Ils ont demandé que l'on agît selon les traités, et les dangers dont l'ambition de la Russie menace l'Allemagne. Honorables représentans! votre voix est un retentissement, un souvenir de ce beau mouvement qui se manifesta dans la grande patrie allemande lors du passage des nobles proscrits de la Pologne. Le temps viendra où cette voix et ce mouvement grandiront pour assurer le succès et le triomphe de tous les droits, de toutes les libertés.

Ce ne sont pas les hommes seuls qui, dans la vieille Germanie, témoignent leur sympathie pour les Polonais; les femmes, modèles de vertu et de sagesse, s'associent à leurs nobles sentimens : un comité de dames avait voulu contribuer, au moyen d'une loterie, au soulagement de l'infortune des réfugiés. L'administration locale a non seulement empêché le succès de cette entreprise, mais une de ces dames a même, pour ce fait, été citée devant une cour de justice. Singulier revirement des choses humaines! autrefois des dames, réunies en cour d'amour, jugeaient les hommes infidèles à la foi jurée; aujourd'hui des hommes jugent des femmes accusées d'avoir voulu soulager la misère d'infortunés qui ne souffrent que parce qu'ils ont voulu mourir fidèles à leur patrie et à leur premier serment!

Nous ne pouvons pas passer sous silence une manifestation de sympathie en Suisse; nous voulons parler d'un cours d'histoire de Pologne que M. Thourel a ouvert au profit des Polonais. Ce cours sera doublement utile à la cause persécutée, en faisant connaître l'ancienne gloire de la Pologne, et en procurant des secours aux réfugiés les plus nécessiteux.

— On nous mande de Varsovie que M. Rudiger, fabricant de voitures dans cette ville, vient d'être condamné à être passé par les verges, pour avoir fait quelques observations sur

des articles des journaux dont la lecture a été autorisée par la censure. Le malheureux Rudiger, amené devant le vice-président de la police, *Starożeńko*, qui remplit à la fois les fonctions d'espion et de gendarme, a subi le supplice avec fermeté. Où ira-t-il demander justice?

— Le comité polonais institué à Berne, avait été faussement accusé d'avoir secondé les gouvernemens dans leur projet d'envoyer les Polonais en Amérique. Une protestation signée par M. Neuhaus, président de ce comité, montre combien cette accusation était peu fondée.

— La *Revue de Paris*, dans son numéro du 27 octobre, a publié un article apologétique sur l'empereur Nicolas; on connaît trop bien en France le caractère aussi cruel que perfide de l'autocrate, pour que chacun ait pu apprécier à leur juste valeur les ridicules flatteries de la Revue.

— On n'apprendra pas sans intérêt qu'un nonce polonais prépare une édition nouvelle de la *Gazette nationale* (Gazeta Narodowa), qui, après la prise de Varsovie, fut imprimée à Zakroczym près de Modlin, à un petit nombre d'exemplaires. C'est ainsi que sera préservé de l'oubli le journal qui fut le dernier organe de la révolution polonaise de 1830.

— Nous annonçons avec plaisir la publication prochaine d'un almanach de l'émigration polonaise. Cet almanach, que nous devons aux soins et à l'activité de M. le comte Krosnowski, renfermera la liste officielle et très complète de tous les réfugiés polonais, avec l'indication du lieu de leur résidence.

— La *Gazette de Leipzig*, en date du 4 novembre, vante l'hospitalité accordée aux réfugiés polonais par le gouvernement prussien. Une pareille apologie est trop odieuse pour mériter une polémique quelconque.

— Les Russes résidant à Londres ont pris à cœur de défendre leur *magnanime* souverain. Le *Globe* du 13 novembre, renferme une lettre que lui adresse un Russe, se disant *libéral*. On trouve dans cette lettre un système de défense appuyé sur la marche progressive de la civilisation en Russie, laquelle doit à la fin mener à la liberté. Quant à la Pologne, le Russe libéral convient lui-même qu'elle est bien malheureuse et qu'elle inspire de grandes sympathies. Mais la question de droit est soigneusement écartée.

— Une nouvelle brochure, publiée par les Russes, vient de paraître à Londres. Elle prône les grandes actions de Nicolas et sa *modération* vis-à-vis de la Pologne. A-t-on jamais bravé la vérité avec plus d'audace?

— Nous apprenons avec le plus vif sentiment d'admiration que M. P., réfugié polonais, un des principaux chefs de la révolution de 1831 en Lithuanie, et appartenant à l'une des plus honorables familles de ce pays, vient d'entrer, en qualité de musicien, dans l'orchestre d'un des théâtres de Paris. C'est ainsi que ce gentilhomme polonais, après avoir fait le sacrifice d'une grande fortune, a résolu de suppléer par son travail aux ressources que lui ont ravies les malheurs de son pays.

CORRESPONDANCE PRIVÉE.

Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs les deux lettres suivantes, qui nous parviennent, l'une de Prague et l'autre de Varsovie. Cette correspondance vient à l'appui de plusieurs faits que nous avons déjà signalés dans le *Polonais*, et en contient de nouveaux du plus grand intérêt.

Prague, 28 *novembre* 1833.

« L'empereur de Russie a profité de son séjour à Münchengrätz pour distribuer des rubans, des *crachats* et de l'argent à pleines mains. Aussi a-t-il gagné les cœurs de la plupart des nobles de Bohême. Le comte Cholek, grand bourggrave, a reçu le cordon de Saint-Alexandre Newski, et s'en est paré le 15 de ce mois à la solennité de l'ouverture des États de Bohême. Son secrétaire a reçu la croix de Saint-Wladimir, et il se vante de l'avoir obtenue pour les bons services qu'il a rendus à l'empereur de Russie, en surveillant et en persécutant les Polonais qui viennent aux eaux de Bohême. Nicolas voulait se faire aimer à tout prix à Münchengrätz; il a accordé des sommes immenses aux domestiques et aux gens de service de l'empereur d'Autriche et du comte de Waldstein. Le célèbre écrivain bohémien Hanke a reçu une bague en diamans; c'est un symptôme du système adopté depuis long-temps par les empereurs de Russie, pour exploiter le *slavisme* à leur pro-

fit. Nicolas cependant n'a pas montré une grande confiance pendant son séjour en Bohême ; il a redoublé de précautions, et pour mieux mystifier son monde, il avait indiqué son entrée dans le royaume par trois points différens; les Circassiens, seules troupes auxquelles il se confie, formèrent toujours son escorte.

En Gallicie, les fonctionnaires reçoivent directement leurs instructions du gouverneur russe de Varsovie, et ils sont obligés de faire des fouilles, des visites domiciliaires dans les châteaux où l'on soupçonne la présence de quelques réfugiés polonais. Ce rôle d'espion a répugné à quelques uns de ces fonctionnaires, et ils ont donné leur démission... Le traitement que le cabinet autrichien fait subir aux Polonais détenus à Brünn, est indigne; il veut les contraindre à s'embarquer à Trieste pour l'Amérique. On a employé la violence pour raser la barbe aux moines qui prirent part à la révolution polonaise, afin que le peuple ignorât qu'en Pologne les ecclésiastiques eux-mêmes ont pris une part active à la défense de la patrie.

Varsovie, 25 *novembre* 1833.

..... Outre Dziewicki qui s'est empoisonné, trois de ses compagnons ont été fusillés à Varsovie, ou plutôt hors de son enceinte, sur la place où l'on exécute les malfaiteurs. Tous ont péri avec ce courage, cette insouciance de la mort qu'ils espéraient devoir être utile à leur malheureuse patrie. Olkowski surtout a montré une présence d'esprit admirable. Au moment même où on le conduisait au supplice, il a ramassé une poignée de terre : *Voilà*, s'est-il écrié, *pourquoi nous avons combattu, et pourquoi nous allons mourir !* Les tombes de ces jeunes héros sont devenues un objet de culte et de vénération : on les couvre de fleurs, de guirlandes d'immortelles...

Beaucoup de femmes sont compromises. On a condamné Mlle. Hélène Nowakowska à deux cents coups de verges, pour avoir envoyé des vivres à quelques malheureux insurgés qui se mouraient de faim dans les bois. Cette horrible sentence a été exécutée dans une des casernes de Lublin, au son de la musique militaire, et pour que le martyre de cette jeune fille fût plus affreux, on lui a rasé la tête, et on l'a enfermée dans un couvent. Qui sait quand la liberté lui sera rendue ? Madame Orłowska a été condamnée à cinq cents coups de verges,

pour avoir donné asile à un de ses parens; elle avait demandé la grâce de subir sa peine publiquement à Varsovie, afin d'exalter le courage de ses compatriotes; cette grâce lui fut refusée, et le jour où la sentence devait s'exécuter, on la trouva morte; elle s'était enfoncé des épingles dans le sein.

Arthur Zawisza combattit avec une rare intrépidité avant de se rendre aux Russes; avec lui furent faits prisonniers Woytkiniec, Liberadzki et Palmer. Les œuvres de Mickiewicz sont tellement redoutées par le gouvernement russe, qu'il condamne à une amende de vingt mille florins ceux chez qui l'on trouve le quatrième volume de ses poésies. Le catholicisme est à son déclin; l'autorité a pris à tâche de l'abolir dans nos provinces.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

(SUITE.)

— Affranchissement de la Pologne, paroles de M. Montémont, musique d'Albert Sowinski. Paris, 1833.
— Appel du Peuple polonais au Peuple français. 27 juillet 1833.
— Appel de la Pologne à la France, paroles de L. Lemaître, musique d'Albert Sowinski. Paris, 1831.
— Całoroczne trudy Komitetu Narodowego Polskiego na zebranin Polakow dnia 8 grudnia 1831 w Paryżu ustanowionego. — Compte rendu des opérations d'une année du Comité national Polonais, institué à Paris le 8 décembre 1833 par une réunion de Polonais. Paris, 1833. Pinard. In-8. 2 feuilles.
— Chants polonais et français de la révolution du 29 novembre. Paris, 1832.
— Chant du Chasseur, tiré des poésies de Mickiewicz, musique de Kotkowski. Paris, 1833.
— Czas, pismo peryodyczne polskie wydawane w Mont de Marsan. — Le Temps, écrit périodique polonais publié à Mont-de-Marsan.
— Cztery pierwsze lekcije kursu historij francuzkiej od 1789 do 1830, przez *Laponneraye*, tłumaczenie z francuskiego. — Quatre premières leçons du cours de l'histoire polonaise, depuis 1789 jusqu'à 1830, par *Laponneraye*, traduit du français. Bourges, 1833.
— Exilé (l') de la Pologne, brochure publiée à Dijon. 1833. Première partie. Prix : 1 fr. 50 c.
— Głos Ant. Alf. Starzyńskiego kap. piech. miany na posiedzeniu rady zakładu Awenionskiego d. 18 wrzesnia 1832. — Discours d'*Antoine Starzynski*, capitaine, prononcé à la séance du conseil du dépôt d'Avignon le 18 septembre 1832. In-4. de 4 p.
— Grande (la) Semaine des Polonais, ou Histoire des mémorables journées de la révolution de Varsovie, traduite du polonais par un polonais (comte *La-*

dislas Plater). Paris, 1833; Dentu, rue du Colombier, n° 21. In-8 de 47 p.

— Griefs nouveaux des cabinets européens contre le cabinet russe, par *Xavier Bronikowski*. Paris, 1832; Heideloff. In-8 de 64 p.

— Guerrier (le) Polonais mourant, chant élégiaque par *J. B. de Dorrain*.

— Histoire des Légions polonaises en Italie, par *L. Chodźko* (extrait du *Journal des Sciences militaires*. Novembre 1829). In-8 de 4 p.

— Histoire de Pologne, par *Fletcher*, trad. de l'anglais, et continuée depuis la révolution de novembre 1830 jusqu'à la fin de la guerre, par *Alphonse Viollet*. Paris, 1831. 2 vol. avec une carte coloriée et 4 portraits.

— Histoire de Pologne, depuis son origine jusqu'en 1831, par *A. F. Fayot*. Paris, 1831. 4 vol. in-18 avec gravures d'*Oleszczyński*.

— Histoire de Pologne, par M. *Zieliński*, professeur au Lycée de Varsovie. Paris. 2 vol in-8.

— Historja powstania narodu polskiego w. r. 1830 i 1831. — Histoire de la révolution polonaise de 1830—1831, par *Richard Otto Spazier*, traduite de l'allemand par *Laskowicz*. Ier vol. Paris, 1833. In-8 de 112 p.

— Hymne à la Pologne, par M. l'abbé *de Lamennais*. Paris, avril 1832. In-8 de 4 p.

— Jacobins (les) Polonais, roman historique, par *Czyński* et *H. Demolière*. Paris. 1833.

— Jenerał Uminski do współtowarzyszów broni. — Appel du général *Uminski* à ses frères d'armes. 28 juin 1832. Paris. In-8 de 8 p.

— Jeszcze Polska nie zginęła (la Pologne n'est point encore perdue), traduit par M. Lemaître, musique d'Albert Sowinski. Paris, 1831.

— Kilka słów o czynnościach séymu polskiego przez Walentego Zwierkowskiego. — Quelques mots sur les actes de la diète polonaise, par *Valentin Zwierkowski*. Paris. 1833. In-8 de 8 p.

— Komitet narodowy Polski w Paryżu do wojowników polskich. — Le Comité national Polonais à Paris aux militaires polonais (25 décembre 1831). In-8 de 4 p.

— Komitet narodowy Polski do ziomków we Francyi w przedmiocie wyprawy Don Pedra. — Le Comité national Polonais aux Polonais en France, au sujet de l'expédition de Don Pedro. Paris, 1832. In-8 de 4 p.

— Komitet narodowy Polski do ludu Rosyiskiego. — Le Comité national Polonais au Peuple russe. Paris, 1832. In-8 de 8 p.

— Komitet narodowy Polski do ludu Żydowskiego. — Le Comité national Polonais au Peuple juif. Paris, 1832. In-8 de 8 p.

— Komitet narodowy Emigracji polskiej do ziomków. — Le Comité national de l'Émigration polonaise à ses compatriotes, le 30 octobre 1832. In-8 de 1 p.

— Komitet narodowy Emigracji polskiej (odezwa do ziomków z powodu mowy Krempowieckiego). — Le Comité national de l'Émigration polonaise à ses compatriotes, au sujet du discours de Krempowiecki. Paris, 5 décembre 1832. In-8 de 8 p.

— Kozakowski (Franciszek) połkownik wojsk polskich. — *François Kozakowski*, colonel polonais, par *J. B. Ostrowski*. Paris, 1832; Pinard. In-8 de 23 p.

— Kozlowski Jozef. — Joseph Kozłowski, discours de *Jean Czyński*, prononcé à Paris le 29 novembre 1832. In-8 de 12 p.

— Krakus (les), cavalerie polonaise, par un *réfugié polonais*. Lyon, 1832.

— Księgi narodu Polskiego i Pielgrzymstwa Polskiego. — Le Livre des Pélerins polonais, par *Adam Mickiewicz*. Paris, 1833. (2e édit.)

— Księgi narodu polskiego. — Évangile de la nation polonaise pendant son pèlerinage, traduit du polonais par *Lemaître*. Paris, 1833. In-32.

— Lettre du général *Chłapowski* sur les événemens militaires en Pologne et en Lithuanie. Paris, novembre 1831. In-8 de 44 p.

— Lettre de Junius II sur le ministère français, la Chambre des députés et la Pologne, par le comte Telski. Paris, rue de Seine, nº 14. 20 juillet 1831. In-8 de 8 p.

— List Obywatela Gurowskiego do generałą Bem. — Lettre du citoyen *Gurowski* au général *Bem*. 5 janvier 1832. In-8 de 6 p.

— Livre des Pélerins polonais, traduit du polonais d'*Adam Mickiewicz*, par le comte *Charles de Montalembert*, pair de France. Paris, 1833; Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, nº 22.

— Magazyn powzechny tłómaczenie z francuzkiego. In-4. — Magasin universel, traduit du français, première livraison. Paris, 1831. Pinard.

— Manifest Ludu Polskiego oraz głównego Komitetu Francuzkiego do Ludu polskiego i pieśń Warszawianka (po Polsku i po Francuzku). — Manifeste du Peuple polonais et du Comité français au Peuple polonais, suivi de *la Varsovienne*. Paris, 1831; Pinard. In-8. de 39 p.

— Manifest części zakładu Awenionskiego. — Manifeste du dépôt d'Avignon (13 décembre 1832). Avignon. In-8 de 8 p.

— Mécanisme des Manœuvres de guerre de l'infanterie polonaise, par *Antoine Wroniecki*, général de brigade. Paris, 1832. In-8 de 4 p.

— Médaille polonaise en mémoire de la révolution lithuanienne et des terres russiennes (prospectus). In-4 de 4 p.

— *Meine Auswanderung von Warschau bis Dresden*; par *Xavier Bronikowski*. Paris, 1832. In-8.

— Mélodies, album lyrique, par A. *Sowinski*. Paris. 1833.

— Mémoires de *Michel Ogiński* sur la Pologne et les Polonais, depuis 1788 jusqu'à la fin de 1815. 2e édition, Paris, 1833. 4 vol.

— Mémoires du Polonais consciencieux, par *Félix Saniewski* (prospectus). Paris, 1813. 2 p.

— Mémoires historiques, politiques et littéraires sur la révolution de Pologne 1792, 1794; la campagne d'Italie, 1796—97; l'expédition du Tyrol, et les campagnes d'Égypte, 1798, 1799; par *Hortensius Saint-Albin*. Paris, 1832. In-8 de 198 p.

— Mémoires sur la Pologne et les Polonais, sous la domination russe, par *Harro Harring*, traduit de l'allemand par *Ehrendfried Stocker*. 1 vol. in-8.

— Messénienne aux Dames Françaises. Tours, In-8 de 8 p.

— Moskale w Polszcze albo treść dziennika pisanego w Warszawie. — Les Russes en Pologne, par *Witwicki*. Paris, 1832. Pinard.

— Mowa Senatora Wojewody Ostrowskiego jenerała dowodcy gwardji narodowej Warszawskiej miana na uroczystym obchodzie rocznicy. 29. Listopada — Discours du sénateur Palatin *Ostrowski*, commandant de la garde nationale à Varsovie, prononcé le 29 novembre 1832. Paris. In-4. Lithogr.

— Nationalité (la) polonaise détruite; lettre d'un Polonais (*Charles Hoffman*), adressée aux députés de la France. Paris, Hector Bossange. In-8 de 48 p.

(*La suite à un prochain numéro.*)